Cécilia, ou Le bigame , épisode d'un voyage en Italie, par J.-M. Grosset





OU

LE BIGAME,

ÉPISODE D'UN VOYAGE EN ITALIE,

PAR J. M. GROSSET.



PARIS.

DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

38, Rue Saint-Jacques.

1842.

CÉCILIA.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

Pour paraître incessamment :

GUILLAUME DE SAINT-POINT,

OU

LES SAUTERIES DE MACON,

ROMAN HISTORIQUE.

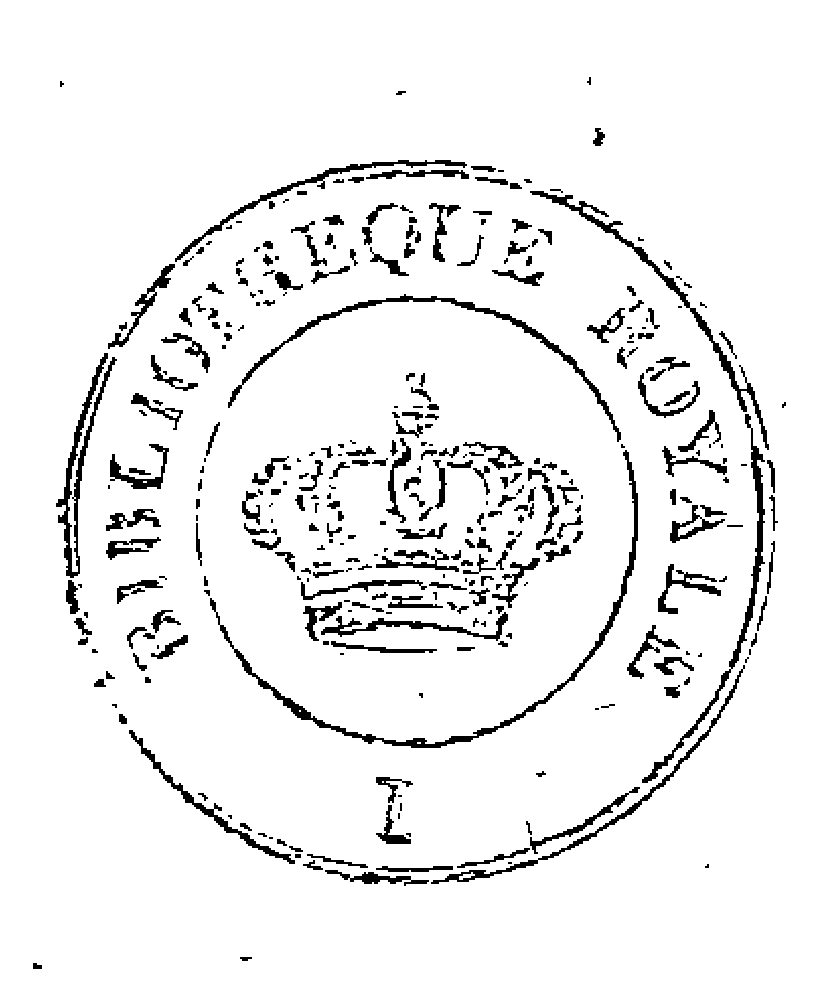
CÉCILIA,

OU

LE BIGAME,

ÉPISODE D'UN VOYAGE EN ITALIE,

PAR J. M. GROSSET.





PARIS.
DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
38, Rue Saint-Jacques.
1842.

DÉDICACE.

DÉDICACE.

A vous, ma bonne mère ; à toi, ma sœur bien aimée ; à vous, mon ange tutélaire, qui n'êtes ni Dieu ni femme, et qui, cependant, avez la puissance de l'un et les charmes de l'autre ! C'est en pensant à vous que j'ai fait un premier chant d'amour, un essai froid d'une imagination brûlante, le prélude d'une mélodie intérieure rendue bien faiblement en comparaison de ce que j'ai ressenti. Mais je grandirai en puisant de nobles inspirations dans votre souvenir, en éclairant mes faibles facultés du soleil de l'intelligence triple que je réunis dans ma sentimentale pensée.

J'attends quelques encouragements de votre générosité; vous n'oublierez point que ma récompense est toute dans votre indulgence, ma gloire dans votre estime, mon bonheur dans votre amour.

Pont-sur-Yonne, 14 juillet 1841.

PROLOGUE.

PROLOGUE.

C'est un roman, s'écriera-t-on, en voyant ce titre de BIGAME, et nous répondrons : oui, c'est un roman ; mais le roman historique de la vie de ces jeunes hommes qui laissent leurs familles pour se jeter et se perdre dans Paris, *cette grande illusion, qui brille de loin comme le mirage du désert, vers laquelle marche l'homme qui a au cœur la soif d'une sainte gloire, et qui n'y trouve qu'une source tarie et une vapeur dévorante.*

Paris est un abîme pour qui n'a pas une surabondance de moralité, une énergie de volonté pour le bien. Malheur à l'homme faible qui ne sait pas se mesurer avec l'adversité, et qui va chercher dans ce Paris, de l'air, de l'espace ou de l'argent ! il sera bientôt étouffé, écrasé ou perverti *dans cette ville de perdition où l'esprit du mal pousse tous ceux qui sont mécontents de leur sort pour y tenter leur ame.*

Il en est peu qui y grandissent ; mais il y en a beaucoup qui y achètent la sagesse par de longues misères et qui reviennent tout brisés se reposer sous le toit paternel, adorer le dieu de leur ville natale, qu'ils croient meilleur parce qu'ils le rencontrent dans le cœur et dans les yeux de ceux qu'ils connaissent et qu'ils aiment.

Tout le monde y perd ses illusions, le plus grand nombre s'y pervertit. Combien est-il d'individus qui se lèvent le matin sans savoir où ils trouveront un dîner, un morceau de pain, un lit peut-être ! ce sont autant de malheureux qui ont couru à Paris pour y faire une haute fortune et qui n'y ont rencontré qu'une misère affreuse, poursuivis qu'ils étaient par le désespoir et la faim. Dépourvus de la force que donnent la moralité, la religion, le souvenir sacré de la maison paternelle, ils se sont jetés dans le premier sentier qu'ils ont trouvé praticable, le sentier de l'immoralité, des vices, qui conduit droit au crime. Quelle qu'ait été leur éducation première, ils l'ont eu bientôt oubliée et les voilà qui se traînent dans la fange du scepticisme, du matérialisme, pour arriver au suicide ou à l'échafaud.

Nous avons voulu faire un ouvrage moral : nous aurons écrit au moins un roman historique, car les parents de Cécilia existaient encore en 1840 ; ils sont

maintenant dans la tombe , et nous pouvons faire connaître le malheur qui a abrégé leur vie.

Nous parlons plus au cœur qu'à l'esprit. Nous avons cherché à prouver qu'avec le doute ou l'immoralité, on avilit, on dégrade son ame, et qu'on arrive le plus souvent au crime si la fortune est contraire. Nous avons voulu dire qu'il y a toujours à gagner pour l'intelligence et pour le cœur , d'avoir ces sublimes aspirations au bien , à l'amour du prochain , ces aspirations à quelque chose de grand , de noble , d'infini , qui procure le repos à notre conscience , fortifie notre foi dans l'immortalité et élève notre ame à Dieu , la source de la perfection et du bonheur.

25 novembre 1841.

NOEL.

« Les siècles évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle ; et tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds. »

CHATEAUB., *Génie du Chr.*

CÉCILIA.

I.

C'était le 25 décembre 18... Le son des cloches s'était fait entendre la veille de ce grand jour; pendant la nuit, on avait célébré la naissance du Dieu fait homme; tout l'univers chrétien adorait l'enfant qui venait de naître, le Dieu humblement couché dans une étable pour enseigner le mépris des richesses, et pour donner cette haute, sublime et puissante leçon de l'humilité qui devait régénérer le monde.

Comme une étoile, perdue dans l'immensité des cieux, brille tout à coup d'une vive

clarté et éclipse les autres, de même cet enfant couché sur la paille, élevé modestement dans un atelier, devait, dans trente-trois ans, répandre la morale la plus pure, la plus sainte, donner l'exemple constant de la résignation, de la charité, et monter au ciel après avoir planté sa croix sur les ruines fumantes du paganisme. Né dans une crèche, cet enfant, le Roi des rois de la terre, allait, en grandissant, renouveler la face morale de la société, accomplir l'abolition des priviléges, l'adoucissement, l'anéantissement de l'esclavage, et devait révéler à tous les hommes le principe de leur conscience et de la liberté!

L'église de Saint-Sulpice retentissait du bruit des cloches, du son des instruments, de la douceur des voix, des soupirs de l'orgue; j'étais sous la grande voûte, muet d'admiration, en voyant célébrer les mystères de la religion catholique, en écoutant ces accords qui montaient au ciel. L'appareil imposant de cette cérémonie ébranlait en moi tout ce que j'avais de sentiment. J'étais transporté à mon jeune âge : je me rappelais les cloches de ma petite paroisse, le carillon dont le tintement cadencé m'inspirait de tendres

et gracieuses rêveries, lorsque j'étais, le matin, dans mon lit, à penser à l'avenir, à espérer, à croire au bonheur ! — Je me voyais avec ma bonne mère à la messe de minuit, dans cette petite église où j'écoutais avec ravissement les cantiques chantés par de jeunes filles à la voix douce et mélancolique. Ah ! j'étais heureux, dans ce moment, de penser à mon ancien bonheur !

J'aime à assister aux offices dans ces superbes basiliques ; mon ame semble s'élever aux voûtes du temple sacré avec la fumée odoriférante de l'encens. Je suis plein d'un saint enthousiasme quand j'entends l'harmonie des chants religieux, l'accompagnement varié de l'orgue et le son mâle et nourri des basses majestueuses. Tous ces accords, en faisant trembler les vitraux qui ont vu passer les hommes et les siècles, me remplissent d'une mélancolie ravissante qui me fait répandre des larmes : extase divine inspirée par une pieuse contemplation ; larmes délicieuses, puisqu'elles coulent par une joie toute céleste.

Pitié pour celui qui demeure insensible en entendant cet admirable concert ! pitié pour celui qui n'est point pénétré du plus profond respect en assistant à ces cérémonies reli-

gieusement consacrées par la vénération des fidèles ! — Jamais il ne comprendra l'excellence de ce culte institué pour entretenir dans la foi, pour perpétuer les mystères qui consolent l'homme malheureux ; mystères qui révèlent à tous les mortels la part qu'ils ont méritée ; culte admirable, puisqu'il est l'assemblage des préceptes les plus simples pour pratiquer la vertu et pour trouver dans une noble résignation le remède à toutes nos souffrances sur cette terre d'inquiétudes, de misères et de tribulations. Quelle sage et déchirante allégorie, que ce Christ constamment exposé sous nos yeux ! « *Portez votre croix*, nous dit ce Dieu bon, *comme j'ai porté la mienne, sans murmurer ; supportez avec courage les peines de votre courte vie. De Jérusalem au Calvaire, j'ai bien souffert ; à mon exemple, souffrez sur la terre pour monter au ciel* !

Là, debout au milieu du temple, le jeune Emmanuel, dans une pieuse contemplation, priait pour ses parents, pour ses amis ; et, dans l'image de la croix, ce vertueux jeune homme puisait des forces pour lutter contre l'adversité. Car il était malheureux ; il tenait ses dernières pièces de cinq francs, et dans

quelques jours, privé de tout, sans ressource, il se voyait obligé d'emprunter de l'argent pour retourner tristement dans son village où, sous le poids terrible du *positif*, il entendrait les lazzis de ses camarades sur ses grandes idées, et le cruel : *je te l'avais bien dit*, d'un père bon qui lui offrirait de nouveau un avenir peu brillant, mais plus tranquille et peut être plus heureux.

Le malheureux Emmanuel était de ces milliers de jeunes gens qui, méprisant leur petite ville où ils sont quelque chose, viennent se perdre dans la grande mer, dans Paris, comme un verre d'eau dans l'océan. Ils croient briller près du soleil ; les insensés ignorent qu'une étoile paraît mieux dans l'obscurité des provinces que dans le grand jour de la capitale.

Notre jeune homme était à prier que Dieu lui accordât la grâce de se tirer de sa fâcheuse position ; il demandait de la volonté, de la résignation, et il s'adressait bien : Dieu est le consolateur de tous. La foi soutient, donne du courage, et les ressources arrivent quand on a la force de les attendre. Emmanuel, d'ailleurs, avait trop d'ame pour retourner dans son pays sans avoir

réussi à trouver une place quelque minime qu'elle fût; il ne pouvait s'y résoudre, il eût préféré la mort.

Quelle était la situation d'Emmanuel? bien des jeunes gens la connaissent plus ou moins; mais celui-ci avait vieilli à l'école de l'adversité, et il possédait cette noble ambition qui fait les hommes distingués lorsque les circonstances les servent. Il avait donc une ame élevée, de la résolution, et le désir ardent de se faire remarquer de ses concitoyens en conquérant une position honorable.

Il était religieux; il entrait souvent dans les temples; là, seulement, il se consolait de ses ennuis, fortifiait son ame, sa volonté, et reprenait de l'espoir et du courage. Il en avait besoin pour aller, pour réclamer avec instance, pour se voir éconduit, sans humeur et sans dépit. Il devait redoubler de zèle, d'activité; car sa bourse s'épuisait, et il n'avait encore aucun moyen pour la remplir. Toutes les belles promesses qu'on lui faisait ne pouvaient se réaliser que quand il serait de retour dans son pays. Il ne croyait point à des assurances ordinaires, à ceux qui promettent pour se débarasser honnê-

tement des *importuns*, et la position malheureuse dans laquelle il se trouvait, lui avait fait donner cette qualification.

DÉCEPTIONS.

« Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche, sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château, ni heurter; car j'étais fort timide. Mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence, fort surpris, après m'être long-temps époumoné, de ne voir paraître ni dames ni demoiselles, qu'attirât la beauté de ma voix, ou le sel de mes chansons. »

J.-J. Rousseau (*Confessions*).

II.

Dans la rue Monsieur-le-Prince, au premier, une jeune personne se met à la fenêtre, la ferme et se retire; elle revient, s'appuie contre les carreaux et jette constamment les yeux sur la croisée du quatrième de la maison en face. Elle paraît inquiète; le temps lui dure: elle attend quelqu'un, un jeune homme avec qui elle correspond depuis près de deux mois par des regards bien espiègles.

Mademoiselle Félicie de Nerval est la fille d'une dame veuve qui a quelques mille livres de rente. Cette mère vit heureuse de la joie, de l'étourderie de son enfant; mais elle ne la quitte pas d'un instant, et elle est bien persuadée que sa demoiselle ne regarde ce

jeune homme que pour se récréer, afin de reposer sa vue sur quelque chose. On n'a donc pour lui ni bienveillance ni intérêt : c'est un joujou qu'on abandonnera quand on en sera fatigué.

Celui qui habite cette misérable chambre du quatrième aime sans doute sa charmante voisine. Il ne peut croire à l'indifférence de cette jeune et aimable personne. Il est pauvre et malheureux : cela le soulage de voir quelqu'un de riche et d'heureux. Il s'efforce de croire au bonheur. Il s'imagine que tout le monde voit sa détresse et s'intéresse à sa position ; le regard compatissant d'un autre semble communiquer une nouvelle vie à son ame ; il se jette à corps perdu dans les bras de ceux qui paraissent le plaindre, comme le malheureux qui tombe d'un arbre, saisit les branches qui peuvent le retenir dans sa chute. Sans égoïsme, sans envie, il jouit de la gaîté folâtre de cette demoiselle, et oublie ses inquiétudes en voyant la tranquillité d'esprit de sa voisine dont il ne pense pas être aimé ; car sa félicité serait trop grande : il

espérerait, il tenterait, il oserait croire à quelque chose d'impossible; mais que n'entre-t-il dans le cerveau d'un jeune homme tout idéaliste?

Mademoiselle Félicie est pour lui une consolation, un sujet continuel de réflexions diverses :

— Elle est heureuse et elle fait attention à moi, se dit-il.

— Quel doit être le cœur de cette femme vive et légère, se demande-t-il dans d'autres moments?

— Tout y entre, rien n'y reste; c'est un instrument dans le vide duquel les sons se résolvent en échos. Mais non, ajoutait-il, elle n'est pas une coquette sans cœur. C'est en portant les yeux vers le ciel qu'elle a découvert un malheureux dans son grenier; il y a sympathie de sentiments : la foi nous soutient, l'espoir nous console.

Il bannissait ainsi toutes ses mauvaises pensées, afin de se disposer au bien, et pour souffrir moins de sa pénible situation. Une

protection pour un malheureux, n'est-ce pas l'ombrage frais d'un arbre touffu lorsqu'on est abattu par la chaleur d'un soleil brûlant.

La fenêtre du quatrième s'ouvre, Emmanuel paraît. — Il vient de Saint-Sulpice. Il jette sur Félicie un regard de reconnaissance. Comme il croit qu'on s'occupe de lui par bienveillance, il reste exposé à l'air froid pour reposer délicieusement sa vue sur celle qui tranquillise son ame. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il se retourne subitement en entendant frapper à la porte de sa chambre. Il fait un signe d'adieu, et ferme sa croisée qu'il ne devait plus rouvrir avec les mêmes sentiments.

Celui qui vient le voir est un vieil ami qui habite Paris depuis un an environ, et qui lui avait toujours recommandé de ne point partir sans avoir une place assurée, de ne point brûler ses vaisseaux. Cet ami enfin lui portait le plus grand intérêt; mais il était pauvre aussi, et son influence comme protecteur était peu considérable. C'est Wagner,

l'ami d'enfance d'Emmanuel, qui vient lui apporter des consolations et s'enquérir de sa situation.

— Bon jour, Emmanuel, s'écrie-t-il en entrant; eh bien! comment vont tes affaires?

—Ah!... mes affaires! je n'ai rien encore; mais on me fait espérer, et j'ai de bons amis qui s'occupent de moi, répond Emmanuel avec une apparence de consolation.

— De bons amis?.... tu te trompes, je les connais... Ils m'ont parlé de toi: c'est de Ronville, de Melvil, de Tourny....: ils ne peuvent comprendre ta position, ils sont riches, ils sont heureux. Ton ami? c'est moi moi, malheureux comme toi, moi, l'ami de ta jeunesse. Mon père est aussi honnête et aussi pauvre que le tien: j'ai ton ambition, tes désirs. Viens chez moi, tu partageras mon lit, ma chambre; j'ai un de mes petits emplois que je te céderai et qui te suffira pour payer ta nourriture, et nous aurons le temps de chercher. L'avenir d'un jeune homme tient

à un jour, à quelques heures : une circonstance se présente à qui peut l'attendre.

— Ah ! je suis si malheureux ! l'idée de me voir obligé de retourner dans mon pays, m'épouvante, m'accable : j'aimerais mieux remplir ici la fonction la plus pénible, pourvu qu'elle fût honorable.

— Oui, mais il faut la trouver encore.... Il y a tant de monde dans ce Paris pour occuper la place la plus chétive ; d'ailleurs tu ne possèdes pas ce qu'il faut pour obtenir... ton âme est trop noble, trop élevée... Tu as une fierté sauvage, une timidité d'enfant. On ne fait pas fortune avec tes sentiments, et tu seras toujours au dessous d'un homme qui aura un peu d'*aplomb*.

— C'est vrai, j'ai le malheur de ne pouvoir me plier aux exigences de ma situation, je ne puis me décider à solliciter avec suffisance, avec bassesse. J'ai demandé à des personnes qui pouvaient me fairè du bien. Elles ont pris mon air simple, modeste, embarrassé, pour de l'ignorance, de l'incapacité ;

et cependant, quand je me consulte, quand j'interroge ma volonté, je me sens capable de bien faire.

— Mais il faut te connaître, mon cher, pour t'apprécier. Que veux-tu que l'on pense de toi, quand tu es là sans oser dire un mot, et sans savoir seulement te tenir assis dans un fauteuil?

— Je suis plus prudent que stupide; je vois tant de fats qui disent des niaiseries pour faire de l'esprit, que j'aime mieux me taire afin de ne point montrer mon inexpérience. On ne sait guère se tenir quand on a si peu l'habitude de solliciter, et l'on n'est jamais plus embarrassé que quand on veut affecter de ne pas l'être.

— Je connais bien tes raisons, mon ami, mais en voulant éviter un excès, tu tombes dans un autre qui t'est plus nuisible que ne te serait le premier.

— Je ne l'ignore pas, aussi je compte sur mes amis : ils savent ce que je suis et ils peuvent répondre de moi. J'aime mieux qu'on

gagne à me connaître : l'avantage est plus grand et pour moi et pour les autres. Quand on a mérité mon amitié ou ma reconnaissance, on peut alors apprécier mes sentiments : j'ai la conscience d'un homme qui ne veut que le bien, mon cœur est tout à mes amis, et mon âme, quoique noble et fière, ne croit pas s'abaisser en se dévouant entièrement à un bienfaiteur. Je n'importune pas de visites, je ne flagorne pas ; mais je n'oublie point celui qui me rend un service, et si je puis lui être utile je n'attendrai pas qu'il me le demande. Permets-moi de te faire, sans vanité, la comparaison qui exprime assez bien ma conduite toute simple, relativement à celle d'un homme hardi et adroit. Je dis qu'un marin est plus heureux, dans une pénible traversée, de voir tout-à-coup la terre et un port qu'il peut aborder en sûreté, après s'être enfoncé avec crainte dans une nuée épaisse, qu'il n'est content lorsque, dans un voyage de long cours, il ne rencontre que la mer avec son eau salée, quand,

trompé par le mirage des eaux, il croyait s'approcher d'une île couverte d'arbres et de buissons fleuris où il pensait puiser dans une source abondante d'eau pure. De même dans le monde il est de ces hommes qui, dans le silence, étudient les vertus et les défauts d'autrui pour pratiquer les unes et repousser les autres ; qu'on juge défavorablement de prime abord et dont on ne recherche pas l'amitié, tandis qu'on est séduit par d'autres personnes qui retranchent leur égoïsme derrière des sentiments affectés et de belles manières qu'ils ne possédent que pour exercer un triste enchantement sur ceux qui peuvent favoriser leur ambition. D'un côté, la pureté d'un diamant avec son enveloppe grossière ; de l'autre, l'éclat de la glace qui luit et fond au soleil.

— Tu parles à corps défendant, dit Wagner, tu as tort, je ne veux point t'attaquer; mais conviens avec moi que le silence est aussi le rempart des sots.

— Tu te trompes, répond Emmanuel, ce

sont les sages qui se taisent. Les sots parlent, et celui qui ne dit rien, parce qu'il connaît son ignorance, est plus prudent que celui qui parle sans savoir ce qu'il dit. Quand tous deux sont reconnus, on prend pitié de l'un tandis qu'on dédaigne l'autre.

— Enfin, que diras-tu de notre camarade de Tourny sur lequel tu veux bien t'amuser à compter? Pendant long-temps je l'ai cru fort instruit. Comme je me laissais prendre à son *oui*, à son *non* tranchant! tu ne nieras point qu'il abusait de la majesté du silence pour cacher sa nullité.

Ne l'accable point, je t'en prie; c'est notre ami.....; et, je n'ai pas besoin de te répéter que l'on m'offense quand on parle défavorablement de qui que ce soit. Il faut avoir le courage de médire en face de celui qu'on attaque, ou plutôt il vaut mieux se taire; mais il n'est permis de dire que du bien des absents! Et pourquoi m'ôter la consolation de croire que de Tourny et de Melvil me portent de l'intérêt, qu'ils s'occupent de moi?

— Ne me parle donc pas davantage, mon cher, de ces gens qui n'ayant connu ni grande misère, ni grand bonheur, n'ont joui de rien à cause de leurs petites joies. En qui vas-tu espérer ? Il y a des soupirs que certaine espèce d'hommes ne remarque pas, et des douleurs que beaucoup de gens ne peuveut comprendre. Combien de misérables plaignent avec le sourire sur les lèvres ! *Il est bien malheureux, ce jeune homme !* s'écrient-ils auprès d'un bon foyer, en face d'un déjeûner succulent ; *ce pauvre cher ami n'a pas un sou et ne sait que devenir.*

Il n'a pas de quoi déjeûner...

Il ne fait pas chaud dans une chambre, quand on n'a pas de feu...

Si je pouvais faire quelque chose pour ce cher ami, lui donner un peu d'argent ? mais diable !.... Je le plains bien, pourtant.....

Et le soir ils vont à l'Opéra et reviennent en fiacre.

Si l'on va leur demander des conseils ? — *Vous ferez bien de faire comme cela*, vous

disent-ils ; *voyez-vous*, *il faut beaucoup de courage*, *un peu de persévérance : il faut lutter contre l'adversité*.... Ils ne l'ont jamais connue !

— Ta sortie est injuste, Wagner ; il faut savoir apprécier les positions, l'éducation ; sans cela, il n'y aurait de malheureux que celui qui n'aurait pas de quoi se nourrir.

D'ailleurs, tout ce que tu diras est inutile : je crois à leur amitié, à leur désintéressement, je suis persuadé qu'ils ont de nobles sentiments. Tu as quelque chose contre eux ; ils ont peut-être refusé de satisfaire à quelques-unes de tes exigences. Ne cherche donc point à détruire la bonne opinion que j'ai de nos amis communs ; permets-moi de croire qu'ils sont moins indifférents que tu ne le penses : tu sais, d'ailleurs, comment je juge ceux qui médisent de leur prochain : c'est l'avare qui crie le plus contre l'égoïsme des autres ; de même est celui qui se plaint de ne pas trouver de sentiments dans l'humanité, parce-qu'il n'en a pas lui même : le voleur ne voit

que des fripons. Pardonne moi, cher Wagner, je ne fais point d'allusion ; mais, dans ce monde, on croit si facilement au mal! laisse-moi ma confiance dans le bien. Que leur arrivera-t-il s'ils me trompent ? ils auront abusé de ma bonne foi, mais j'aurai vécu d'espoir : voilà tout ce qu'il nous faut dans ce monde. Je serai habitué à la vie céleste, moi, en ayant de la confiance et en ne trompant personne. Les gens astucieux seront obligés de faire le dur apprentissage de ces vertus qu'ils n'ont pas, de laisser ces vices qui sont enracinés et qui souillent leur ame. Je serai tout prêt à jouir du bonheur éternel ; eux, seront obligés de s'y disposer. Peu m'importe d'être trompé dans ce monde qui n'est que déception ! je jouirai toujours de ma propre erreur en croyant au bien et en espérant dans l'avenir. C'est ainsi que dans l'angoisse même de la douleur l'ame s'efforce de diminuer son poignant fardeau, et se livre, sans réserve, à la confiance, à l'espoir.

— Tu as raison, mon bon camarade, on

goûte dans ce monde le seul bonheur qu'on sait se procurer, chacun l'entend à sa manière; mais c'en sera toujours un pour moi de t'appeler mon ami.

A ces mots, Wagner sort de la chambre, et se retire en lui répétant: Tu sais que je t'ai offert la moitié de mon lit.

— Oui, merci, répond Emmanuel. La porte se ferme, et le voilà à méditer sur ce qu'on vient de lui dire. Il pense à ses amis sur lesquels il compte; il n'ose croire qu'ils ne s'occupent point de lui; il est triste et abattu.

UNE LETTRE.

« Rien n'est si délicat que l'amitié : sa sensibilité est extrême ; un rien l'affecte ; les atteintes les plus légères peuvent lui devenir mortelles ; la réserve la blesse, la défiance la tue. Délibère surtout avec ton ami ; mais auparavant délibère avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage, n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laisse point séduire à l'apparence : crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pèse, examine long-temps ; fais ton choix avec lenteur ? Est-il fait ? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre, de se fixer pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie ; dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelques risques, songe que c'est pour le plus grand des biens, tu ne peux l'acheter trop cher.

NUITS D'YOUNG.

III.

Il y a de ces moments dans la vie, où il faut une force surnaturelle pour résister au malheur qui nous accable; un bon ami, alors, est comme un port où le matelot trouve un asile. L'amitié fait les délices de l'homme heureux et la consolation de l'infortuné. Elle ne subsiste qu'avec la confiance : le doute la ronge et la détruit. C'est

un cruel tourment que de croire qu'un ami vous trompe ; c'est une souffrance aussi dure que celle qu'éprouve un amant passionné lorsqu'il apprend l'infidélité de celle qu'il adore. Le désespoir de l'ami est peut-être moins énergique, moins violent ; mais il est plus durable et plus profond que celui de l'amant. L'un se reproche sa confiance, l'autre son aveuglement. Le premier, pour se consoler, étouffe un sentiment; le second, son amour propre. Emmanuel faisait de tristes réflexions. C'était bien pénible pour lui, de penser que ceux qu'il aimait tant et sur lesquels il comptait, ne songeaient pas même à lui. Il n'y a ni calme ni bonheur pour l'homme sensible lorsqu'il perd ses amis. Wagner avait donc rendu un mauvais service à Emmanuel en lui disant que des amis se riaient de sa bonne foi. Il y a de ces erreurs qui sont moins fatigantes et moins nuisibles que des réalités, et que l'on ne devrait point s'efforcer de détruire. Pourquoi dire à un homme dangereusement ma-

lade, qu'il ne peut espérer des secours d'un médecin ? Pourquoi détruire cet espoir qui peut le sauver ?

Il nous faut de la foi, de la confiance sur cette terre de misères et de maux de tant d'espèces, pour persévérer avec courage dans la pratique du bien, pour lutter contre le mal sans renoncer à faire le bien, et pour agir avec énergie tout en remettant à la providence le soin de rendre notre situation plus supportable. La prière ne nous est point inspirée comme un unique moyen de salut. Elle est une consolation, un encouragement, un appui pour l'œuvre de la vie ; mais nous devons nous aider pour que le ciel nous aide, et il ne faut pas attendre sans faire d'efforts que Dieu accomplisse tous nos désirs.

Deux puissances sont continuellement en opposition dans l'homme ; le bien et le mal qui sont l'origine de deux principes également opposés : la vertu ou le vice, la foi ou l'incrédulité, l'espérance ou le désespoir,

l'esprit ou la matière, l'immortalité ou le néant...! Du combat perpétuel que se livrent ces deux puissances dans le cœur de l'homme, résulte son bien-être ou sa souffrance, et ce n'est que quand la première est victorieuse qu'il possède le vrai bonheur, bonheur d'abnégation, le seul que l'homme puisse goûter par la force de sa volonté, par sa persévérance dans la foi, par sa courageuse et ferme résignation.

De Melvil vient, heureusement pour Emmanuel, lui faire une visite qui doit éclaircir le soupçon excité par Wagner.

— Vous paraissez bien triste, dit de Melvil en entrant chez son ami, avec un air de satisfaction qui n'aurait pas dû lui échapper.

— Qui ne le serait à ma place? répond Emmanuel en regardant son ami avec la défiance qu'avait su lui inspirer Wagner, et avec le cœur navré de se voir trompé dans ses plus chères affections et dans ses plus précieuses espérances.

— Enfin , nous avons quelque espoir , ajoute de Melvil ; de Ronville est en ce moment chez M. H. pour obtenir une lettre de recommandation.

— Emmanuel , oubliant aussitôt son injuste soupçon, s'écrie : Vraiment, vous vous occupez de moi ! vous pensez donc à votre pauvre ami ?

— Pouvez-vous en douter !

— Mais ce serait alors mon jour de bonheur, car Wagner qui sort d'ici m'a offert un emploi auquel il a renoncé pour moi.

— Ah !.... ne lui en sachez cependant pas trop de gré, il vous le cède parce qu'il ne lui convient plus , et je vous conseille de ne pas l'accepter ; il vous serait plus obligé que vous ne le lui seriez vous-même. Wagner est un homme faux, égoïste. Ne vous aurait-il pas aussi parlé de nous? Alors ce ne devait pas être bien avantageux ; car nous l'avons démasqué et déjà mis un peu à sa place. Le plus souvent , il se fait des amis pour qu'ils

proclament ses talents, et l'intérêt est le seul mobile de toutes ses actions.

— Permettez-moi de ne pas croire entièrement à ce que vous m'en dites ; malheureusement je sais qu'il est égoïste, qu'il ne craindrait même pas de se servir d'un ami pour arriver à son but ; mais...

— Que faut-il de plus, dit brusquement de Melvil, en l'interrompant ; ne doit-on pas fuir celui qui se dit notre ami pour marcher sur notre corps? Au reste, ne m'a-t-il pas avoué qu'il vous donnerait cet emploi parce que vous pourriez le servir...?

— Assez, assez, je vous prie; un peu d'indulgence, de charité; vous ne croyez pas à ce que vous me dites; vous avez trop de bienveillance pour lui, et si vous parlez ainsi, ce n'est point d'après vous-même, mais d'après les charges accablantes de certaines personnes qui, souvent, ne jugent les hommes que sous un faux côté, en laissant toutes les qualités pour mettre seulement en évidence

leurs défauts qu'ils rendent encore pires par uue perfide exposition.

Emmanuel avait pour maxime de taire les défauts de ses amis, et d'honorer leurs qualités ; il tirait un voile sur les défauts pour ne parler que des qualités.

— J'ai encore un conseil à vous donner, reprend de Melvil : ne regardez plus mademoiselle de Nerval; car, hier, chez M. de N..., elle disait à une dame : *Ce jeune homme est insipide et importun au dernier point ; on ne peut s'approcher de la fenêtre sans qu'il soit à vous poursuivre de ses regards.*

— Comment ?.....

— Oui ! cette dame avait provoqué *innocemment* cette sortie, en disant à cette demoiselle qu'on parlait de son mariage avec un jeune et intéressant inconnu pour qui elle n'était pas indifférente.

Cette nouvelle anéantit Emmanuel. Il était déjà trompé par son ami d'enfance, et celle qu'il aimait, l'agaçante Félicie, se moquait de lui.

Combien il se reprochait sa simplicité! Rompant enfin le silence de ses accablantes réflexions, il s'écrie avec amertume :

— Mais comment? si vous la voyiez toujours rire avec moi? Si vous étiez témoin de toutes ses espiégleries !.... Puis il se reprend en changeant de ton :

— Après tout, elle a raison ; je la regarde, cela lui fait plaisir; mais elle ne peut l'avouer dans le monde, et elle me traite comme je le mérite.

— C'est avoir par trop de bonhomie ou d'amour propre, mon cher ami, reprend de Melvil. Vous avez eu tort de vous compromettre; faites donc en sorte de ne plus vous rendre ridicule.

Puis voyant l'embarras et l'ennui d'Emmanuel, il change de conversation en lui disant :

— Si de Ronville ne réussit pas dans sa demande, vous avez toujours une place de gérant d'un journal hebdomadaire : vous gagnerez fort peu, mais nous vous soutiendrons de notre bourse et de notre amitié.

— Je ne redoute point les souffrances, les privations, pourvu que je puisse vivre et attendre en travaillant. J'espérerai toujours !... Ah! pourquoi Dieu nous a-t-il donné ces sublimes aspirations vers le bonheur, ces immenses et irréalisables désirs pour quelque chose d'inconnu qui nous dévore!

— Je le sais, mon ami, vous souffrez de toutes ces douleurs, mais vous avez une âme belle et noble, vous portez courageusement votre croix ! et Dieu serait-il injuste quand l'homme est magnanime! non, tout cela vous sera compté! Soyons persuadés que dans cet assaut de magnanimité, la divinité vous tendra une main secourable !

— Ah ! que deviendrais-je, si je ne croyais pas à une autre vie, si je ne regardais l'adversité comme une puissance, et l'homme comme une créature de Dieu, qui doit se montrer digne de son essence en luttant avec courage? J'ai voulu souffrir,... je pouvais vivre tranquille et heureux dans mon pays près de mes parents. J'ai tout laissé pour

des désirs que je n'accomplirai peut-être jamais.

— Vous êtes heureux encore, l'on pense à vous, vous avez votre père, votre mère, et moi je n'ai plus rien de tout cela ; j'ai tout perdu excepté le souvenir de leurs bienfaits; aussi pensez combien je dois être heureux d'être votre ami pour me plaindre de la vie et pour pleurer avec vous.

— Oui, vous pouvez compter sur mon amitié.... Quand vous avez perdu votre père, j'ai été frappé en vous d'une bien grande calamité ; mais vous êtes fort, courageux, vous avez su vous mesurer noblement avec votre douleur. Il y a dans la vie des heures de deuil que tout le bonheur est impuissant à compenser ; ce sont celles où un père, une mère, une amante, descendent dans la tombe et vont se perdre dans cet effrayant abîme que les uns appellent éternité et les autres, néant ! Appelons-le éternité, nous, mon ami ; et croyons que ces ames que nous aimons et

qui nous ont aimés, nous aiment encore dans le monde des ames.

— Ainsi, reprend de Melvil, cherchons en nous-mêmes des consolations pour souffrir avec résignation. Ne nous désespérons pas tant que nous aurons l'ame tendre d'un ami ou d'une femme pour y jeter nos pensées, nos pleurs et nos joies.

C'est avec une grande satisfaction que je vois quelque espérance d'améliorer votre triste position. Persévérez, mon ami, donnez-vous à vous-même, et par vous-même ce grand et beau spectacle digne des regards du Christ : celui d'un homme de cœur luttant courageusement contre la fortune adverse.

Me voilà maintenant arrivé au même point que vous, c'est-à-dire, obligé par la nécessité des choses, sinon par goût, d'entreprendre quelque carrière, de tenter la fortune. C'est le moment positif et décisif de la vie : on pose la pierre angulaire de sa destinée : puisse-t-elle ne pas être posée sur

le sable! en tout cas, je tâcherai de ne pas me manquer à moi-même. *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Si le hasard m'a donné un rang que je saurai faire considérer par mes actions, je l'estime moins que vos vertus, et jamais je ne me plierai aux absurdes préjugés. La satisfaction de la vanité ne peut valoir celle du cœur, et j'aimerais mieux compromettre mon nom, si cela se pouvait, que vous faire douter de mon amitié.

— O vous, mon ami, vous êtes, comme tous les puissants génies, agité par cette tristesse profonde et remuante qui est le principe de leurs inspirations.... je ne doute pas de votre avenir!

Non, vous ne serez jamais atteint de ces petites susceptibilités d'amour-propre qui font manquer de délicatesse et de générosité, et vous êtes trop noblement grand pour descendre à l'orgueil. Plus tard, quand nos positions dans le monde seront différentes plus qu'elles ne le sont encore maintenant, je sau-

rai vous épargner les mesquines tracasseries du respect humain, en cachant mon intimité avec vous, pour qu'elle soit aussi belle, aussi chaste et aussi pure que la source d'où elle s'écoule: nos sublimes et sympathiques élans vers le ciel, vers un monde meilleur, pour tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce que nous comprenons et que nos cœurs seuls peuvent se dire.

Leur conversation est interrompue par l'arrivée de la portière qui remet une lettre à Emmanuel. A peine l'a-t-il ouverte, qu'il s'écrie :

—Tout va bien !.., ah !... quel bonheur.... Merci, ô mon Dieu.... merci, mon ami...., Une lettre de Ronville.... une place.... Ah ! sortons, j'étouffe ici, éloignons-nous de Paris : allons aspirer l'air pur de la campagne : nous lirons cette lettre ensemble.

Telles sont les paroles qui lui échappent dans l'excès de sa joie, — situation bien facile à comprendre, — sorte d'ivresse qui absorbe la raison, rend moins conséquent et

vous étourdit tellement qu'on ne peut rester à la même place....

Ces joies extraordinaires ressemblent à ces grosses bulles de savon que les enfants s'amusent à enfler et qu'ils admirent en poussant des cris de surprise qui ébranlent l'air et les font crever. De même, ces joies disparaissent tout-à-coup au souffle le plus léger, et laissent presque le même vide dans le cœur.

ESQUISSES.

« Le pouvoir de l'imagination est sans bornes.
« Elle diminue ou même dissipe nos peines, et peut
« seule donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en
« fait tout le prix. Mais quelquefois c'est l'ennemi le
« plus cruel : elle augmente nos maux, nous en donne
« que nous n'avons pas, et finit par nous porter le
« poignard dans le sein. »

(CONDILLAC, *Connaissances humaines*).

IV.

Les moments de bonheur sur cette terre sont de peu de durée, ils sont vifs et subits comme l'éclair. Il n'y a même pas accord dans la dénomination de ce mot *bonheur* que recherche tout le monde. Chacun l'entend à sa manière. Demandez au soldat, à l'artisan, au marin, au laboureur, à l'homme du monde, ce qu'ils appellent le bonheur? aucun ne fera la même réponse. Le bonheur est subordonné aux désirs, aux passions qui varient selon la nature de l'individu, selon les circonstances; et autant d'hommes, autant de natures différentes. Il n'existe qu'un moyen pour trouver le vrai bonheur : c'est

dans la contemplation et dans la pratique de la vertu. — Mais il faut vouloir être vertueux ; il le faut vouloir de tout son cœur, de toute la force de son ame.

La religion seule peut procurer une félicité pure et durable, elle cuirasse l'ame contre l'adversité et la rend calme et sensible aux impressions douces et agréables. Que de sceptiques ont été obligés de croire à leurs derniers moments! Qui peut savoir ce que nous devenons quand nous avons cessé de vivre? Que signifient tous les systèmes de nos grands philosophes, de nos profonds penseurs? Ils se heurtent, ils se choquent pour en faire jaillir des étincelles d'une sainte lumière qui fait briller la révélation, Dieu, l'éternité! La religion, chose sublime, qui soutient celui qui la pratique avec ferveur, et qui donne au malheureux la consolation du présent par l'espoir de l'avenir.

Qu'est-ce que la vie? un frêle esquif qui vogue sur l'Océan et que guide un pilote au milieu des écueils, des dangers de toute es-

pèce qui l'environnent; sa nacelle lutte contre les orages, fait eau, se sèche aux rayons bienfaisants du soleil, puis s'engloutit enfin pour ne plus reparaître.

Celui qui veut être aussi heureux que cela est possible dans ce monde, doit modérer sa douleur ou sa joie; c'est en élevant son ame à Dieu qu'il trouve force ou béatitude. Aussi, Emmanuel qui avait reçu une bonne nouvelle, dont les désirs étaient accomplis, avait-il besoin d'être seul avec son ami, à la campagne, loin du bruit de la ville, pour dilater son ame dans le silence et la solitude.

J'aime la campagne en hiver, avec ses harmonies si tristes et si profondément mélancoliques; j'aime cette teinte uniforme de désolation! le moindre objet réveille une foule d'impressions dans votre ame : un vieil arbre échevelé, dépouillé de ses rameaux comme l'homme de ses illusions; un petit ruisseau gelé, une troupe de moineaux accroupis derrière un buisson, sur la neige, avec leur air grave et pensif; une vieille

femme qui passe, courbée par le vent et la froidure; enfin toute la poésie intime du cœur, poésie triste et rêveuse comme le ciel gris de l'hiver!

Ils sont gais maintenant, de Melvil et Emmanuel; l'un est content du bonheur de l'autre; telle est la véritable amitié : elle exige le partage de la douleur ou de la joie.

Emmanuel sera heureux quelque temps, mais nous le retrouverons bientôt triste et mélancolique; il cédera incessamment à cette puissance qui l'accable, puissance de désirs et de volonté.

Je comprends trop bien votre tristesse, jeunes gens, et je la partage. Qui peut être heureux sur cette terre de passage, d'expiation et de sacrifices! dans ce purgatoire de nos ames qui semblent expier je ne sais quelle sombre et mystérieuse faute dans les liens de la matière. Malgré tout notre orgueil naturel et instinctif, toute notre superbe philosophie du progrès et du bonheur, nous ne pouvons nous refuser à nous faire

ce fatal aveu : nous sommes destinés au malheur ici-bas! Le malheur est notre lot, acceptons-le avec courage et résignation : il n'y a rien de mieux à faire. Espérons que tous nos soupirs et tous nos pleurs nous seront un jour comptés pour quelque chose dans un monde meilleur, où l'intelligence n'est pas opprimée par la matière, la volonté par une inexorable fatalité.

Après avoir parlé si longuement de Wagner, de Melvil, d'Emmanuel, il est important que nous fassions plus ample connaissance avec ces jeunes hommes et que nous esquissions rapidement le portrait moral de chacun d'eux.

Wagner est bon quand il suit ses premières impulsions : il veut rendre service, il offre de bon cœur; mais il devient égoïste avec la réflexion, et il affecte des sentiments qu'il n'a plus après la première impression. Il emploie tous les moyens qui peuvent concourir à rendre sa situation meilleure. Il flatte par intérêt, et, tout en voulant être

utile à ses amis, il les fait servir à son avancement. Il dit à l'un ce qu'il répète à l'autre : *tu es mon meilleur ami.* Il flatte chacun d'eux en particulier en leur disant : *tu as tout ce qu'il faut pour faire un chemin brillant.*

Son but n'est que de s'attacher bon nombre de complaisants amis qui vanteront ses qualités, ses vertus, ses talents, d'après la demande spéciale qu'il leur en fait. Dans le monde, il débite quelques phrases pompeuses, un catéchisme politique qui ne peut le compromettre avec aucun parti ; il flatte l'amour-propre de tous pour se poser lui-même et pour se faire admirer ; il parle de sentiments, de vertu, et il est faux, égoïste ; il offre ses services pour qu'on ne les accepte pas ; il avoue avec humilité le bien qu'il a fait, pour qu'on le répète à qui voudra l'entendre ; il parle de franchise, et l'intrigue est sa roue de prospérité.

Habile enfin dans l'art de dissimuler, il prend le masque avec une facilité qu'il tient de l'habitude. La résistance donne une nou-

velle activité à ses passions, et plus ses désirs trouvent d'obstacles, plus ils prennent de force et de violence ; plus il emploie de ruse ou d'effronterie pour renverser ce qui met un frein à son ambition.

De Melvil a les sentiments d'un homme vertueux et distingué : son ame est noble et élevée; il a la mélancolie, la tristesse, et l'inquiétude du génie; on doit rechercher son amitié pour en retirer joie ou consolation, et les conseils qu'on reçoit de lui sont constamment soutenus par l'exemple.

Il est franc, bon, juste et désintéressé; jamais ses lèvres ne se sont souillées en murmurant un mensonge; il a de la complaisance sans bassesse, de la fierté sans hauteur, et sa grande aménité ne ressemble aucunement à de la faiblesse.

Il a une connaissance approfondie du cœur de l'homme, et l'éducation brillante qu'il a reçue rend son intimité d'autant plus précieuse qu'elle est rare, et par conséquent forte et invariable.

Emmanuel est simple et bon. Ce qui serait de la niaiserie dans un autre, n'est chez lui que de la pureté de cœur. Il subit la conséquence de ses désirs, de ses illusions. Il a laissé une position simple et tranquille pour se jeter dans le monde sans le connaître; il est d'un caractère ferme et doux, quelquefois gai et plus souvent mélancolique; il possède un esprit juste, et il a l'ambition raisonnable de faire quelque chose qui le tire de sa situation précaire. Il trempe son ame dans l'abjection, la misère; pour sa consolation, il admire la vertu et la résignation des autres, et il ne cherche lui-même qu'à devenir meilleur.

Nous l'avons vu recevoir une lettre et partir tout joyeux avec son ami. Il avait bien lieu d'être satisfait : la lettre qu'il avait lue lui annonçait qu'il n'avait qu'à se présenter dans une très bonne maison pour y être admis comme précepteur d'un enfant fort jeune; ce qui, par conséquent, ne serait pas trop difficile d'abord, parce que l'ins-

truction de son élève étant peu avancée, il aurait le temps de se préparer et d'acquérir.

De Ronville qui lui avait trouvé cette place ne s'était point contenté de recommander lui-même son ami Emmanuel; il avait encore chargé une personne sûre de parler très avantageusement de son ami, et notre nouveau précepteur avait de plus, pour rendre sa réception infaillible, une lettre d'un personnage distingué qui parlait de la manière la plus flatteuse des qualités, des connaissances profondes et nombreuses du candidat.

Le précepteur fut admis sans difficulté; on le reçut même dignement, avec tous les égards dus à un homme instruit; ce qui le mit d'abord dans une fausse position dont il se tira bientôt par un travail excessif auquel il se livra pendant les nuits, à l'insu des parents de son élève, qui avaient mis à sa disposition une riche et nombreuse bibliothèque.

Emmanuel n'ignorait pas qu'on ne doit

point refuser la réputation de mérite qui vous est donnée, quelque brillante qu'elle soit, quand on se sent le courage de la conquérir par une infatigable volonté. La place qu'il a maintenant le rendra heureux pendant quelque temps; mais tous ses désirs, provisoirement suspendus, sont encore loin d'être satisfaits ; il voudra les réaliser et ses ennuis reprendront leur cours ordinaire. Nous le retrouverons bientôt mélancolique, souffrant, et tourmenté par de nouvelles illusions que tout homme qui pense entretient malgré lui, quoiqu'elles le fassent souffrir quand elles disparaissent au soleil de la vérité. Les illusions, qui sont l'espérance du faible, la consolation de l'homme fort, concourent à élever l'ame vers quelque chose de divin; elles ennoblissent les idées, purifient le cœur et rendent toujours meilleure la position matérielle du croyant, lorsqu'il s'efforce de les réaliser par un travail obstiné et soutenu. L'ame puise, en effet, une nouvelle force dans les illusions, dans ces élans vers

le ciel, et le calme qui surgit, l'espérance qui reste après ces élévations est sans doute le signe de la part que Dieu prend à notre triste destinée.

UN DUEL.



« Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
« Toute son amitié nous doit être suspecte. »

CORNEILLE (*Polyeucte*).

V.

Depuis long-temps Wagner avait cessé d'entretenir des relations avec ses anciens amis, et ses funestes dispositions au mal n'étant plus contrariées par les leçons sévères de ses mentors, il exploitait à son profit toutes les bonnes gens qui s'intéressaient à sa position, sans réussir toutefois dans l'objet de ses vœux. Il avait essayé d'être moral, et les circonstances, par une inconcevable fatalité, lui furent plus contraires qu'à un autre qui n'aurait pas eu, comme lui, une demi-volonté à persévérer dans le bien. Il devint dupe, toujours dupe en étant homme de conscience; il changea dès lors de rôle et

fit tant des pieds et des mains qu'il réussit à obtenir en mariage Mlle Félicie de Nerval, dont Emmanuel avait été amoureux à Paris sans oser prétendre à sa main; car il était aussi pauvre que Wagner.

Les circonstances se coïncident souvent de telle sorte qu'on serait tenté de croire à la fatalité; ainsi, tel individu qui croit passer sa vie entière dans un lieu, a tout à coup des motifs puissants pour en sortir; un autre quitte avec indifférence des personnes qu'il pensait ne plus revoir, et voilà qu'il passe une partie de sa vie avec celles-ci, qu'une occasion rapproche de lui. Il ne faut donc jamais se séparer comme si l'on ne devait plus se rencontrer; car c'est dans la tombe seulement que l'homme cesse de s'agiter, et encore sa poussière se déplace-t-elle au vent le plus léger pour se confondre avec la cendre de ceux qui ont vécu.

Emmanuel qui croyait ne jamais revoir cette Félicie pour laquelle il avait soupiré dans un moment d'infortune, saura plus

tard, trop tard peut-être, qu'elle est la femme de son ami; et quoique cette Félicie l'ait fait souffrir, il la plaindra, s'apitoiera sur son sort quand même elle sera la cause, une seconde fois, d'un malheur bien plus grand encore pour elle et pour lui.

Wagner ne fit part de son mariage à aucun de ses amis. Il habitait avec sa femme une maison de campagne près d'une petite ville de province où il allait fort souvent. La noce s'était faite sans bruit, en présence de quelques parents qui présageaient le plus bel avenir aux deux jeunes époux, qu'ils trouvaient parfaitement heureux. Vulgaires et innocents augures, hélas! trop souvent mensongers, et que Wagner ne devait point réaliser.

Quelques mois après son mariage, il brusquait sa femme et la traitait comme une esclave. Il avait repris ses habitudes de jeu, de fourberie, d'immoralité. Il ne put bientôt plus exploiter la petite ville où il était trop connu; il voulut partir pour Paris en don-

nant à ses parents le prétexte qu'il allait solliciter une place qu'on lui avait promise depuis long-temps; mais ceux-ci ne furent point dupes, et, dans la crainte de voir dissiper encore d'autres capitaux qu'il demandait pour mettre son projet à exécution, ils ne lui donnèrent rien, et ils firent tous leurs efforts pour retenir sa femme, afin qu'elle ne le suivît point dans l'état où elle était; car elle était enceinte. L'infortunée n'eut pas de peine à obtenir le consentement de son mari, quand elle lui eût donné quelques centaines de francs qu'elle venait encore d'arracher à la faiblesse de sa mère. Cependant, celle-ci n'avait pas hésité à faire ce sacrifice afin de conserver près d'elle sa fille qui était si malheureuse, et dans l'intention de voir partir bien vite un homme perdu, sans ressources, disait-elle, un mauvais sujet qu'elle voulait séparer de sa fille qu'il mettrait à la misère par sa dissipation et par ses folies au jeu, et qui la priverait elle-même du nécessaire, si elle ne prenait au

plus tôt un parti énergique et décisif. Wagner, quelque temps après son arrivée à Paris, écrivit à sa Félicie qu'il l'appellerait bientôt près de lui, parce qu'il était en veine de succès; mais après plusieurs confidences qui assuraient la réalisation de ses chances de bonheur, il protestait de sa sagesse, de sa bonne conduite, et sa lettre se terminait par une demande d'argent. Mme Wagner communique cette lettre à sa mère en plaidant énergiquement la cause de son mari; mais on ne l'écoute point, et, pour la consoler, on lui recommande d'attendre, en la prévenant qu'on verrait; qu'on voulait, avant tout, s'assurer de la réalité. Félicie insista pour qu'on fît l'enquête le plus promptement possible, et elle ne répondit pas à son mari avant d'avoir la certitude de pouvoir lui envoyer quelque chose, de peur de lui donner de fausses espérances; car elle ne pouvait plus disposer de rien : elle avait vendu jusqu'à ses bijoux pour augmenter la somme qu'elle lui remit au moment de son

départ. Elle ne voulait pas aller le rejoindre à la veille de faire ses couches, mais son parti était pris ; elle aimait mieux partager sa misère que de l'abandonner ainsi à lui-même. Elle avait de l'espoir et de la confiance dans ses exhortations, dans la force de son amour. Elle ne doutait point qu'il se corrigerait enfin de la passion du jeu, de toutes ses habitudes vicieuses ; que l'expérience le ferait revenir de ses erreurs et que, par son dévoûment de femme, elle diminuerait son étroit égoïsme. Elle attendit donc qu'un parent, qui allait à Paris pour ses affaires, leur eût fait part des informations exactes qu'il aurait recueillies sur les lieux, ou plutôt elle voyait avec peine l'heure de sa délivrance s'avancer lentement quand elle souhaitait si ardemment aller rejoindre Wagner pour lui montrer son enfant.

Elle avait foi dans les paroles de son mari ; elle connaissait son cœur qui avait été égaré par l'adversité, et elle ne désespérait point de le voir revenir à des sentiments meilleurs quand la fortune lui serait plus favorable.

Wagner ne voit point arriver la lettre qui devait lui apporter quelques ressources dans la situation difficile où il se trouvait, moins par sa faute que par la fatalité qui l'avait poursuivi sans relâche depuis qu'il avait quitté sa femme. Il s'abandonna alors au dés-sespoir en se voyant ainsi délaissé de tout ce qu'il avait de plus cher; car il aimait sa Félicie, et depuis qu'il demeurait à Paris il était allé rarement au jeu; toutes ses idées s'étaient tournées au bien. Sur le point d'obtenir une place avantageuse, il ne lui fallait plus qu'une somme médiocre pour en attendre l'avis officiel, et c'était sa femme qui la lui refusait.

Un jour qu'il parcourait tristement les rues de Paris, en réfléchissant sur sa pénible position, en déplorant les ressources qui lui manquaient au moment de jouir de la tranquillité qu'il désirait depuis si longtemps, il s'entend appeler par une voix qui ne lui est pas inconnue; il se retourne et aperçoit une jeune fille, du nom de Louise,

qu'il avait aimée bien tendrement avant son mariage; mais il l'avait délaissée parce que le frère de cette amante, qui était soldat dans un régiment de lanciers en garnison à Paris, l'avait menacé en termes assez énergiques, certaine fois qu'il l'avait rencontré, et parce que lui-même se disposait à se marier avec Mlle de Nerval. Le dénûment dans lequel se trouvait Wagner, le besoin d'argent et l'espoir d'en obtenir, ces motifs seuls lui firent oublier la vieille menace du frère, et concoururent à l'avilissement de son ame déjà si dégradée. Il conduisit la sœur jusque chez elle, où, lui renouvelant ses serments d'amour, il osa lui demander si elle pourrait lui prêter un peu d'argent. Sur la réponse affirmative de Louise, le temps ne lui dura plus près d'elle, et il ne lui vint pas même dans l'idée qu'il pût être en danger, que cette jeune fille abandonnée dans le temps pouvait avoir le dessein de se venger de lui; il n'avait pas même remarqué quand Louise s'était arrêtée quelques instants dans

une maison pour parler à une personne qui l'avait regardé bien fixement.

Il n'avait pas encore eu le temps de reconnaître le nouveau logement de son amie, que la porte s'ouvrant tout à coup, le frère de Louise apparaît furieux, le menace, l'outrage et le traite de lâche. Mal eût été à Wagner s'il eût voulu riposter, force fut à lui de chercher à s'évader; mais un camarade du frère fut là pour le retenir et lui dire que l'affaire ne devait pas se terminer ainsi, et que le lendemain on s'arrangerait autrement. Un cartel est proposé à Wagner qui l'accepte et qui donne une fausse adresse. En se retirant, il va de suite retenir sa voiture pour quitter au plus vite Paris, où il était exposé à se faire souffleter en pleine rue pour avoir ainsi joué ses sévères antagonistes. Le hasard le servit en cette occasion; car il fit une rencontre heureuse, et il eut le temps d'essayer, tout en évitant les lanciers, quelques démarches

qui lui réussirent, et qui lui firent prendre une autre route que celle qu'il voulait suivre.

AUNAY.

« Le bonheur ! être fantastique et réel que cha-
« cun évoque sous une apparence si diverse.

« Etre idéal en positif, vrai comme la lumière
« et le son, et insaisissable comme eux ! le bon-
« heur, qui revêt tour à tour les formes les plus
« opposées et n'en garde aucune.

EUGÈNE SUE (*La Salamandre*).

VI.

Plus d'un an s'est écoulé depuis la séparation de nos jeunes gens La campagne est couverte de verdure, de fleurs de toute espèce; l'air siffle à travers le feuillage des arbres habités maintenant par le fidèle rossignol et la tendre fauvette. Les bois retentissent du chant des oiseaux. Cette triste et vaste uniformité de neige et de frimats s'est transformée en un immense plateau de couleurs variées et infinies. La nature renaît, c'est le printemps avec toutes ses harmonies.

Emmanuel est précepteur, il demeure à Aunay, dans une jolie maison bâtie à l'italienne, où il n'a qu'un élève capricieux et

qui l'ennuie assez souvent par la négligence que ce pauvre enfant met à faire ses devoirs. Pour se délasser, notre précepteur fait de la musique avec la sœur de son élève, et il peut parcourir les environs charmants de son habitation. Il se trouve heureux lorsqu'il peut être seul, livré à ses réflexions, à lui-même; quand personne ne vient le tirer de sa profonde mélancolie. Il a laissé son père, sa mère chérie, pour aller dans le monde, pour le voir, et il ne trouve que des tribulations où il ne croyait rencontrer que le bonheur et la joie. Sa position est cependant bien différente de celle dans laquelle il se trouvait il y a quelques mois; mais on s'ennuie de tout, la félicité n'est nulle part ici bas. L'homme vertueux seul peut avoir cette tranquillité d'esprit qu'on appelle bonheur, parce qu'il a de la force et de la résignation, et ce bonheur n'est qu'une demi-félicité.

Emmanuel croyait trouver des sentiments élevés dans ce monde brillant, et il y a découvert le vice caché sous des formes neuves,

plus polies, plus recherchées que dans son humble condition. Il n'y a rencontré ni rudesse, ni franche amitié ; mais il y a vu l'ambition, l'orgueil et l'envie déguisés par les manières les plus nobles et les plus affectueuses, sous les dehors trompeurs d'un généreux désintéressement. Oh! le monde! égoïsme!... envie !... Ah!... un ami qui vous offre ses services!... une femme qui vous parle de fidélité!... déception, erreur, anéantissement!

Pauvre innocent jeune homme, qui crois trouver dans le monde autre chose que de belles manières, un langage doucereux, aimable, souvent naturel, souvent affecté! que dirais-tu, si tu entendais, comme moi, ce genre de conversation qui me rendrait misanthrope s'il ne fallait pas se faire à jamais ce raisonnement, que les hommes sont faillibles, souvent injustes, et qu'ils s'abandonnent trop facilement à l'envie dans toutes les positions.

Je m'abstiendrai de parler de l'ingrat qui

travaille sourdement à nuire à son bienfaiteur, et le ridiculise ainsi qu'un autre protégé nommé depuis peu à une place qu'il désirait pour lui-même; mais voici une des scènes qui se présentent constamment dans le monde sous toutes les formes ; c'est un fait sur cent, que je ne puis oublier, parce que le malheureux qui en a été la victime est toujours l'ami de celui qui s'en est servi pour le ridiculiser dans un salon, en son absence, bien entendu.

Un aimable monsieur prend la parole et fait mentir sa conscience, contrefait la vérité et se pose en paillasse pour faire rire aux dépens d'un jeune homme qu'il accuse d'avoir convoité une place à laquelle ce malheureux n'a jamais songé, et cependant sa modeste position fait paraître vraisemblable ce qui est l'invention d'un fat ou d'un ignorant. Plus on rit, plus notre chevalier galant peint avec esprit l'admirable gaucherie d'un homme de cœur qui ne peut se défendre. Il se réjouit d'avoir capté l'attention du

salon, et d'amuser toute la société en ridiculisant un homme noble et généreux, un homme qui s'était prêté volontairement et sans arrière-pensée à faire une bonne action, à démasquer un présomptueux pédant qui voulait insolemment déplacer un homme de mérite.

Voilà la société : on rit souvent du ridicule lui-même, puis on varie le thème pour faire de la calomnie par passe-temps, et ceux qui en sont les inventeurs, offrent constamment des services à leurs victimes, pour qu'elles ne devinent pas leur perfidie. De même le serpent rampe sous l'herbe, sous les fleurs, pour cacher sa couleur livide et pour donner lâchement la mort.

C'est là le sujet trop ordinaire des conversations : il faut qu'on passe le temps le plus agréablement qu'il est possible, et, pour cela, gloire à celui qui a l'avantage d'amuser; on l'appelle un homme aimable. C'est un titre que chacun s'efforce d'obtenir. Ne pourrait-on pas être moralement aimable ?

— Non, la moralité est banale, il faut du sel, de la médisance, et quoiqu'on méprise, quand on se recueille (c'est-à-dire rarement), la personne qui en fait avec esprit, on aime à rire, et c'est une grande satisfaction que de rire aux dépens de quelqu'un, surtout quand ce quelqu'un nous efface par des talents ou par des qualités que nous voudrions avoir nous-mêmes.

Néanmoins, il faut le voir, le monde, si l'on veut acquérir ce ton, ces manières, cette urbanité qui caractérisent particulièrement l'homme bien élevé; si l'on veut développer son intelligence et agrandir le cercle de ses connaissances par des rapports qui sont souvent du plus haut intérêt. Il faut s'examiner soi-même, se rendre compte de ses défauts, et ne pas être étonné qu'il existe des vices chez les personnes les plus distinguées. Les hommes sont-ils autre chose que des créatures imparfaites? Et pourquoi la société aurait-elle le privilége exclusif d'être mieux composée? Les formes y sont mieux, mais

le cœur est le même. La faiblesse est de notre nature. Nous sommes si petits, et Dieu est si grand! de là l'origine de tous nos défauts : l'envie et le bien-être.

Emmanuel aime le monde, mais c'est pour plaindre la misère des hommes et pour tremper son ame dans les tribulations de toute espèce ; car il se trouve mal dans cette position de précepteur. Il se sent profané au milieu de la société qu'il est obligé de fréquenter; il souffre cruellement de voir la sœur de son élève qui s'intéresse à son sort quand elle est seule avec sa mère, à faire de la musique avec lui, être indifférente et ne pas lui adresser un seul mot de bienveillance lorsqu'elle est dans le salon au milieu de ces fashionables qui la comblent de prévenances, de compliments flatteurs et intéressés. On daigne à peine faire attention à lui, lui pauvre et malheureux, lui qui n'est qu'un serviteur à gages!

Il y a près d'Aunay une sablonière qui domine toutes les hauteurs environnantes;

c'est dans ce lieu qu'Emmanuel va souvent pour se distraire de ses ennuis. Il aime à jouir de cette vue admirable. A la joie comme à la douleur, il faut de l'espace pour que l'ame se dilate plus aisément. Il trouve de la consolation à examiner la beauté de la nature, à se trouver isolé au milieu de l'immensité, à être seul avec Dieu et ses merveilles.

Qui ne serait plein d'admiration devant ce délicieux tableau : l'œil étonné voit une succession de sites variés à l'infini ; là un côteau verdoyant où se découpe un petit sentier bordé d'aubépiniers fleuris, ici une maison bâtie comme celles que le voyageur voit dans la belle Italie. Tout est varié dans la forme, dans la production : des châteaux, des parcs considérables où sont des bosquets; des allées parfaitement régulières, de pâles statues qui blanchissent à travers les berceaux de feuillage, des chalets couverts de lierre, des maisons dont les colonnes de chêne sont tapissées de verdure, des col-

lines coupées de champs d'une variété infinie, d'habitations nombreuses, de hameaux qui se confondent tant ils sont rapprochés; des ruines à côté d'une maison blanche et nouvellement bâtie ; de tous côtés des champs cultivés ; enfin une campagne fertile et variée par des jardins, par des plantations de noyers et d'arbres de différentes espèces ; des collines encore qui semblent se confondre au loin avec un ciel pur. La route d'Orléans, dont les arbres, en la bordant, projettent de grandes ombres et font ressortir ces champs de diverses couleurs ; au bas de ce côteau, une longue prairie resserrée entre deux collines, couverte d'arbres, de buissons fleuris, où de nombreux troupeaux de moutons en paissent l'herbe tendre et sont surveillés par les fidèles et intéressants gardiens dont l'inquiétude et l'activité permettent au berger tranquille de dormir étendu à l'ombre d'un églantier.

L'oreille est agréablement flattée par le chant du rossignol ; l'air est embaumé par

le doux parfum qui s'exhale des forêts de roses, et les nombreux champs de fraisiers répandent une odeur délicieuse. Les hauteurs voisines sont couronnées de moulins dont le mouvement semble se communiquer à cette scène animée. L'abeille industrieuse vient sucer les arbustes qui sont à vos pieds, et le papillon voltige sur votre tête autour de vous, et va prendre sa nourriture dans le calice des fleurs qui tapissent le gazon.

De tous les côtés une vue plus intéressante encore par les souvenirs qui s'y rattachent.

La fosse Bazin où croissent les pommiers et les châtaigniers, promenade admirable creusée par une déviation fantastique de la nature. C'est un orage, dit-on, qui a ouvert entre deux montagnes de sable cet étroit vallon où l'on ne peut passer qu'un à un, comme pour monter au ciel, dit une sainte parabole.

Fontenay avec ses roses qui ornent ses habitations, avec ses pépinières nombreuses,

ses rues étroites, irrégulières et mal propres ; village admirable par ses environs et par ses perspectives ; la patrie de Scarron, l'auteur du *Roman comique* plein de verve et de gaîté, célèbre encore par sa femme, Mme de Maintenon, qui devint la maîtresse de Louis XIV ; lieu de naissance de l'abbé Chaulieu, poète charmant connu par ses jolis vers érotiques, et qui n'a point oublié de chanter son pays ; Chaulieu, l'un des fondateurs de cette fameuse société du Temple, si légère et si corrompue, où Voltaire vint aiguiser ses premières épigrammes.

Châtenay, où la reine Blanche, digne mère du vertueux Louis IX, se montra bonne et généreuse ; Châtenay, l'ancienne seigneurie de l'ordre du malheureux chef des Templiers, la patrie de Voltaire !

Aunay avec ses gracieuses maisons de campagne, bordées par les bois de Verrière et de Meudon, dont le point de jonction est remarquable, selon une ancienne tradition, par la mort d'un prince qu'un sanglier

blessé déchira sans qu'on pût le secourir. Ce fut dans ces environs que Condorcet erra tristement avant de se donner la mort.

Bourg-la-Reine, où logea Edouard III, où le bon Henri, vert galant, venait près de sa belle Gabrielle se délasser des ennuis de la puissance; Henri IV, roi, et père de son peuple, mais sujet aveugle et passionné de la femme qui le gouvernait comme un enfant. Ce bourg fut le lieu de la retraite de l'auteur de l'*Origine des cultes*, et Condorcet s'y empoisonna pour échapper à l'échafaud de 93.

Lahi, avec les murs vénérables d'un château du moyen-âge. Bagneux, tristement célèbre par les oubliettes de Bénicourt; Bénicourt, l'un des instruments de Richelieu!

Bicêtre, le tableau vivant des misères humaines, se dessine au loin en se perdant dans les vapeurs épaisses qui couronnent Paris.

Enfin Sceaux, triste et désert, avec les restes du château magnifique de Colbert, que le philanthrope duc de Penthièvre habita

dans la compagnie du bon et sentimental Florian. De tous les parterres, les bosquets, les allées, les labyrinthes, les salles de verdure décorées de groupes, de l'ancien parc, il ne reste que des ruines!... Quelques statues sont encore debout au milieu d'un champ labouré!... triste et véritable conclusion de toutes les magnificences humaines : le soc nivelle tout, et le vent emporte la poussière des vanités de l'homme, périssables comme lui.

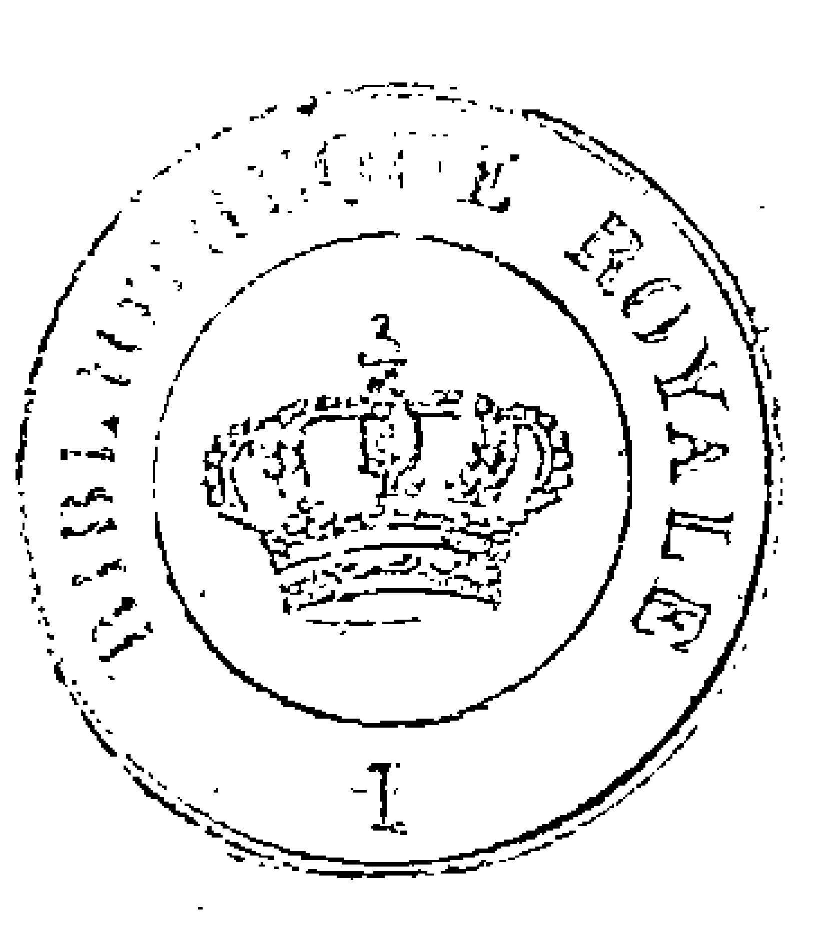
C'était un beau soir du mois de mai. Le cor retentissait au loin ; un vent frais agitait légèrement le feuillage épais des bois de Verrières ; le soleil, en se couchant, dorait la cime des hauteurs voisines. Emmanuel admirait ce beau spectacle, et le chant du rossignol lui faisait trouver un charme indicible dans la méditation ; il pense à sa situation, à son avenir, et il redevient triste et mélancolique ; il est toujours malheureux, et ses bons amis ne sont plus auprès de lui. Il se décide à écrire à de Melvil pour lui de-

mander ce qu'il doit faire, ou plutôt pour en recevoir des consolations. Il se retire tristement ; le soleil avait disparu de l'horizon, la tendre Philomèle répétait sa romance plaintive, et le bruissement léger des feuilles se confondait avec le son éloigné des fanfares de la trompe.

CORRESPONDANCE.

« Qu'était-ce ta vie ? exil, ennui, souffrance,
« Un holocauste à l'espérance,
« Un long acte de foi chaque jour répété!
« Tandis que l'insensé buvait à plein calice,
« Tu versais à tes pieds la coupe en sacrifice,
« Et tu disais : j'ai soif, mais d'immortalité!

De Lamartine (*Harmonies*).



VII.

Emmanuel n'est pas long-temps heureux comme précepteur ; il se trouve trop assujéti, et son ame est vivement froissée de ce qu'il ne jouit d'aucune considération. Un an s'est à peine écoulé qu'il souffre déjà dans sa position, qu'il trouvait d'abord fort heureuse. Désespéré de se voir encore si peu avancé, il écrit à son ami pour lui demander des conseils, afin de reprendre un peu de courage, pour persévérer dans ses résolutions d'avenir. Quoiqu'on dise que la résignation est le remède aux plus grands maux, et qu'on y peut trouver un appui contre l'infortune, il nous faut néanmoins le secours de l'amitié pour nous encourager et nous soutenir. L'homme abandonné à lui-même est

trop souvent vaincu par le désespoir; mais il devient fort et courageux par l'effet sublime de l'amitié. Quel bonheur de rencontrer de ces amis qui s'intéressent vivement à vous, et qui possédent au plus haut degré cette éminente qualité. La véritable amitié veille à tout, combine tout, travaille sans cesse au bonheur de celui qui en est l'objet, et ne descend jamais à l'ignoble raillerie qui froisse l'amour-propre, écarte la sympathie, et détruit la confiance, cet abandon du cœur, cette effusion d'une ame dans une autre.

Emmanuel a donc écrit à de Melvil la lettre suivante :

Aünay... mai... 18...

Qu'un autre au céleste martyre
Préfère un repos sans honneur!
La gloire est le but où j'aspire,
On n'y va point par le bonheur.

VICTOR HUGO.

« Il y a long-temps que je vous ai quitté, mon cher de Melvil, et je n'ai point encore reçu de vos nouvelles. Une lettre de

vous eût été cependant un grand adoucissement pour mes ennuis ; j'y aurais reçu les conseils que vous m'avez promis au moment de votre départ. Pourquoi m'écrire si rarement? pourquoi ménager autant le seul plaisir que je goûte ici bas ?

« Si vous saviez tout ce que je souffre dans mon misérable métier de précepteur! combien j'éprouve de tribulations ! On n'a pour moi ni considération, ni attachement, et à chaque instant j'entends tenir des propos qui heurtent violemment le prolétaire. Il est vrai que je m'attribue souvent une infinité de propos qui sont quelquefois sans intention. Le moindre nuage, la plus faible teinte d'ennui que j'aperçois sur le visage de mes maîtres, car ce sont des maîtres que j'ai, éveille mes alarmes et me replonge dans le trouble et l'agitation. Je deviens sombre, inquiet, rêveur; je veux fuir le monde, je veux échapper à l'ennui et je le trouve partout. Combien je désirerais devenir quelque chose, prendre ma place dans le monde

de l'intelligence; mais tous mes désirs, tous mes efforts sont inutiles ; je me trouve presque moins avancé que je ne l'étais chez moi, libre et fort de ma volonté.

« Que puis-je devenir, enfin, en étant précepteur, dites-le moi ? quel sera mon avenir? Je travaille, je m'instruis; mais je me vois si inférieur à tant d'autres, que je m'en désespère quelquefois; je laisserais facilement toutes mes grandes idées pour un modeste revenu, un coin de terre dans une campagne, où, seul avec une femme chérie, avec de bons amis, je vivrais heureux sans cette ambition qui me tourmente et me consume. Il faut peu de chose à l'homme pour se suffire. Je comprends maintenant que nos besoins naissent de notre folie, la seule cause de tous nos maux.

« Donnez-moi des conseils, je vous prie, car je ne sais que faire, je souffre horriblement! N'oubliez point que vous êtes mon meilleur ami, que vous êtes le seul qui connaissiez tout ce qui se passe dans mon ame. Vous de-

vez savoir ce que j'éprouve d'amertume, vous qui partagez mes désirs et mon espoir. Tout se réalisera pour vous dans ce monde où je ne trouverai que déception, misère et douleur. Que de fatigues, d'ennuis, de tourments, de larmes à offrir en holocauste à Dieu! Que de droits à un avenir heureux! et cependant je ne vois que la misère pour ma consolation. — Toutes mes espérances s'évanouissent comme un songe léger, et je me surprends quelquefois à considérer la mort comme la fin de toutes mes erreurs, le remède à mes souffrances, le repos de mon ame.

« Quand je veux écrire, lorsque je sens le besoin d'exprimer ce qui se passe en moi, de communiquer les diverses affections de mon être, je ne puis trouver aucun signe; ou si je trace quelques lignes, elles sont trop audessous de ce que j'éprouve pour que j'en aie la moindre satisfaction. Quel supplice d'avoir l'ame torturée, de sentir fortement comme un autre, et de ne pouvoir pas dire aussi bien

que lui. Il n'y a point de soulagement pour celui qui n'est qu'un génie avorté !... Ses expressions sont froides, tandis que ses pensées sont pleines de vigueur et d'énergie ; sa position ne peut être comparée qu'à l'allégorie ingénieuse des anciens, au supplice de Prométhée ! J'espérais pouvoir communiquer mes idées après m'être donné beaucoup de peine à apprendre ; mais je n'ai point le temps de continuer mon travail : la nécessité m'impose l'obligation de renoncer à mes prétentions littéraires : la matière absorbe l'intelligence. Il faut nourrir son corps et faire languir son ame quand les ressources nous manquent. On use sa pensée pour suffire à ses besoins. Afin de gagner les centimes qu'on me donne, je dois crucifier mon intelligence pour faire grandir celle d'un autre. Vous voyez à quoi me réduit ma pauvreté : je n'ai plus l'espoir de me créer une valeur morale dans la société ; ma courageuse patience n'a point porté de fruits, et je n'ai fait aucun pas : je n'ai point avancé, et mes

cheveux blanchissent. Mais j'ai la conscience pure; je conserve toute ma dignité; personne ne connaît mes tourments : c'est à vous seul que je dis mes inquiétudes. Il n'y a que vous qui connaissiez mon désespoir, qui sachiez que j'ai la certitude de ne plus voir réaliser mes longs rêves de bonheur! Si par les souffrances de cette vie on a droit à la vie éternelle et bienheureuse, je puis offrir de la place à mes amis!

« Wagner serait heureux dans ma position; il aurait, comme il nous le disait, un vaste champ pour exploiter l'humanité; il se rirait de ma simplicité et ne s'effaroucherait pas comme moi d'un regard dédaigneux. Dites-moi ce qu'il est devenu. Il y a long-temps qu'il ne me raille plus sur ma niaiserie. Mais vous, mon cher, qui savez tout ce que je ressens, vous ne rirez point de ma simplicité, vous me plaindrez de tout votre cœur, et vous ne me ferez pas attendre long-temps une réponse qui adoucira l'amertume de mes poignantes tribulations. J'attends votre let-

tre avec anxiété, pour savoir ce que je dois entreprendre; car, par moi-même, je ne me sens plus capable de rien décider en faveur d'un écrasant avenir.

« Adieu. »

RÉPONSE DE MELVIL A EMMANUEL.

Dieppe, le ..... 18..

> L'occasion, le désir d'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie, il faut aussi vouloir s'y livrer.
>
> J.-J. ROUSSEAU (*Nouvelle Héloïse*).

« Votre lettre m'a vivement et péniblement affecté, mon très cher ami : j'y vois avec peine les symptômes d'un profond découragement, d'une désorganisation morale, qui,

s'ils avaient jeté de fortes racines, compromettraient sérieusement votre présent et, partant, votre avenir. Ce n'est pas dans ces tristes dispositions d'esprit que j'avais cru vous quitter ; ce n'est pas ainsi que nous pensions tous les deux, dans ces longues conversations en face du ciel que nous avions à Paris ; vous devez vous en souvenir ! D'où vient donc maintenant cette oscillation générale dans vos plans de conduite ? ce long cri de désespoir que vous faites retentir comme si votre existence allait sombrer ! quel grand malheur vous est-il donc arrivé ? pourquoi me poser à chaque lettre le problême de votre vie future ? Homme de peu de foi ! jetez donc un regard derrière vous , voyez ce que vous étiez, et considérez ce que vous êtes !

La fatalité naturelle des choses a divisé l'humanité en deux castes ; l'une travaille, l'autre pense : à celle-là les travaux naturels, à celle-ci les saints labeurs de l'intelligence. D'un côté, le repos, la tranquillité, et ce que l'homme abruti appelle le *bonheur*, mot pres-

que vide de sens ici-bas ; de l'autre, les veilles, la souffrance, l'agonie prolongée d'une intelligence qui se passionne à la recherche de la vérité, ou de la gloire qui en est un divin fragment ; car tout ce qui est beau est vrai. Les circonstances ou la providence, peu importe le nom, vous a dit : choisissez ! et laissant le marteau de l'homme, vous avez pris le glaive de l'intelligence. Vous avez bien agi si vous avez du cœur. Par cet acte, vous avez fait un immense progrès dont votre esprit, faute de réflexion, ne vous a peut-être pas assez donné conscience. De la caste des parias, vous êtes passé dans celle des brames : voilà un résultat intellectuel. Sachez donc attendre maintenant le résultat matériel, il viendra, n'en doutez pas ; tout vient à son heure ; il ne s'agit que d'appeler cette heure de tous ses vœux, de toutes ses forces, avec une résignation persévérante et une patience stoïque.

« Vous vous plaignez de votre sort : à peine connaissez-vous la vie ; vous vous

découragez : que serait devenu Bonaparte, s'il se fût découragé, quand il était obligé d'emprunter vingt centimes pour lire un journal? Milton, quand il était forcé d'user son génie à apprendre à lire à des enfants? Spinosa, le grand pontife du panthéïsme, quand il vivait avec quinze centimes par jour? M. de V...., quand il allait s'enfermer dans l'obscur bureau d'une sucrerie? et M. de M..., l'homme le plus admirablement parlementaire de notre époque, se décourageait-il, quand il faisait, pour exister, des vaudevilles à Bordeaux? Shakespeare vendait des contremarques aux portes de ce même théâtre, dont il devait un jour illustrer la scène par son intarissable génie! Eh bien! tous ces hommes sont arrivés à leur but par la résignation, la patience, et l'idée fixe qu'un jour tant de peines physiques, de souffrances morales leur seraient payées au centuple; ils ont été récompensés parce qu'ils n'ont pas désespéré de leur fortune.

« C'est la grande science, mon ami, celle

qui fait triompher de tous les obstacles, quels qu'ils soient. C'est du travail, de la peine qu'il faut prendre. Sur ces deux bases là, on élève tous les plus beaux monuments. C'est du courage, c'est de la persévérance, et non pas du découragement qu'il faut avoir; et ce n'est pas du courage pour un jour, pour un an, mais un courage qui persévère toute la vie, qui pense toujours au but qu'il veut atteindre; et si vous me dites que cela est bien dur et bien difficile, je vous répondrai que vous avez raison; mais je vous dirai aussi: cessez d'être ambitieux, car cela est au-dessus de vos forces, votre épigraphe en a menti.

« Mais je crois, mon cher ami, qu'il en est autrement; que les lignes que vous avez tracées l'ont été par votre main et non par votre esprit, et que vous possédez encore au fond de votre cœur des ressources de courageuse patience et des trésors de résignation; que cette émotion qui vous trouble à la vue des tristes préliminaires de la vie tombera bien-

tôt, et que vous saurez les vaincre comme Dieu a vaincu Satan.

« A notre âge, mon ami, nous sommes tous dévorés de la fièvre ardente du bonheur; nous le cherchons, nous ne le trouvons pas, et nous devenons tristes; mais il faut savoir se garder un peu de cette mélancolie des passions; ce ne sont que les brouillards du cœur qui doivent se dissiper au grand soleil de la maturité : espérons qu'il s'approchera bientôt pour nous. Rendez-vous d'abord capable, ne cherchez point à aller si vite : il faut bien passer le seuil pour entrer dans un temple, à moins qu'on n'ait des ailes et qu'on ne descende par les tours; mais il faut avoir des ailes! Tâchez de surmonter toutes les petites tracasseries qui vous surviennent; mettez tout cela sur l'autel de la philosophie, et faites-en un holocauste à votre avenir. Pour que les autres ne vous manquent pas, il faut d'abord commencer par ne pas vous manquer à vous-même : travaillez, travaillez; et si vous ne me croyez pas capable de mettre

en pratique les principes que je vous expose ici, que cela ne vous empêche pas de les tenter. Si je ne suis pas le rasoir qui coupe, j'aurai du moins été, comme dit un grand philosophe de l'antiquité, la pierre qui aiguise.

« Il est difficile, dans votre position, de ne pas se laisser abattre; mais vous avez tant de ressources morales en vous que j'espère dans votre forte et ferme philosophie, dans votre cœur qu'un peu d'embarras momentané ne peut briser; continuez donc à toujours compter sur ma sincère amitié et sur mon entier dévoûment. »

LE PRINTEMPS.

« Il n'y a pas de honte à recevoir le prix de si « grands services ; mais il est encore plus beau de « les refuser, et c'est le comble de la vertu que « de savoir se passer de ce qu'elle peut acquérir « légitimement. Il y a des corps qui supportent le « froid et d'autres le chaud ; les meilleurs tempé- « raments sont ceux qui peuvent souffrir égale- « ment le chaud et le froid : de même l'ame la « plus forte et la mieux constituée est celle qui « ne se laisse ni enorgueillir par les succès, ni « abattre par les revers. »

Plutarque. (*Vie des Hommes illustres.*)

VIII.

Cette lettre du bon de Melvil vint fort à propos apporter à Emmanuel quelque adoucissement à des ennuis beaucoup plus sérieux.

L'ancien précepteur de la maison, M. D..., demanda à rentrer dans ses fonctions; les parents qui sont fort contents d'Emmanuel le lui refusent, mais ils lui disent cependant de voir s'il peut s'entendre avec leur précepteur actuel; qu'ils seront d'autant plus charmés de le voir revenir, que celui-là leur a fait comprendre qu'il ne terminerait pas l'éducation de leur fils; qu'au reste, ils le laissent libre de traiter cette affaire comme bon

lui semblera; car ils ne peuvent, sans injustice, saisir ce prétexte pour renvoyer un homme à qui ils n'ont rien à reprocher.

M. D.... vient trouver Emmanuel et lui avoue qu'il voit son avenir dans cette maison qu'il a habitée pendant trois ans, et où il était traité comme un parent.

— Je sais, ajoute-t-il, que vous avez l'intention d'y passer seulement quelques mois. Vous n'avez, pour ainsi dire, dressé qu'une tente, tandis que j'y bâtirai l'édifice de mon avenir; car toute mon ambition se borne à devenir l'intendant de la maison, ce qu'on m'avait promis dans le moment de mon départ lorsque je cédai à une effervescence de jeunesse en croyant réaliser de chimériques espérances qui ont disparu comme de légères vapeurs.

Emmanuel qui voit un service à rendre n'hésite pas un instant, il répond qu'il va s'occuper tout de suite à chercher activement une place, et demande ainsi la récompense de son désintéressement :

— Quand vous parcourrez ces bois qui inspirent à l'âme de si douces rêveries, que le souvenir de l'inconnu se présente quelquefois à votre imagination, et je serai heureux de penser que vous me savez quelque gré de cette action.

C'était bien le moins qu'il pût demander pour le sacrifice qu'il se décidait à faire en faveur d'un homme qu'il ne connaissait pas ; car c'était le moment le plus agréable de l'année, lorsqu'au printemps les prés ne forment qu'une vaste mer de verdure, et qu'au lieu du silence, de la tristesse des bois, il y a une exubérance de vie, de joie, d'enchantements. Les oiseaux se multiplient, et leur chant semble se confondre pour former la basse harmonieuse qui accompagne les modulations variées du rossignol.

Le rossignol doit être l'oiseau de prédilection de tous ceux qui ont de l'ame, des sentiments, de l'amour. Il est le précurseur de la belle saison, le messager de la nature qui se ranime, le chantre divin des amants. Dans

le silence de la nuit, il fait retentir les bosquets, les bois, de ses accents tendres et pleins de langueur. Il varie ses chants d'amour par les efforts faciles de son gosier mélodieux. L'homme alors ne devient que plus passionné quand il est auprès de la femme qu'il aime, à lire dans ses yeux noyés d'amour ce qu'elle ressent lorsqu'il lui presse convulsivement la main, et qu'il imprime un baiser sur des joues que le plaisir adoucit et semble faire fuir sous ses lèvres, pour le confondre dans l'air avec le parfum des fleurs et les sons rêveurs de la plaintive Philomèle. La nature, la femme, le rossignol, trinité de délices, de volupté, d'extase!

Notre jeune Emmanuel a connu les douceurs d'un pur amour. Son ame, qui se passionne à la vue d'une étoile qui brille au firmament, n'a pu rester insensible aux charmes séduisants de la femme : il a aimé, il a promis d'être fidèle, et voici que, dans sa triste position, il écrit quelques vers qu'il se dispose à envoyer à son amie pour se

consoler et augmenter sa force, sa résignation, en fondant son ame dans celle d'une autre.

A ELLE!

Aunay, 18..

Il n'est point de bonheur sans ma chère Appoline.
Dans le plus joli bal où, seul, je me confine,
J'occupe mon esprit de souvenirs bien chers :
Je veux toujours la voir ... je cherche son image....
Je ne peux la trouver : sa vertu la dégage
De ce monde pervers !

Les plaisirs les plus grands ne sauraient me distraire ;
Si je les veux sans elle, ils ne peuvent me plaire ;
Ils n'ont aucun pouvoir sur mon cœur amoureux :
Appoline est ma joie, Appoline est ma vie ;
Sa présence m'enchante, et mon ame ravie
Rend tout mon être heureux.

Emmanuel allait faire partir ces rimes, quand il reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Ma tante et moi, nous venons de Rouen,
« et nous sommes arrivées à Paris où nous
« passons douze heures en attendant la voi-
« ture. Pouvons-nous compter sur le plaisir
« de vous voir? J'aurais beaucoup de choses
« à vous dire. »

Appoline Moray,
Hôtel de Valois, rue de Richelieu.

Emmanuel lit plusieurs fois ce billet, et après avoir demandé et obtenu la permission de se rendre à Paris, pour une affaire importante, il part aussitôt à pied sans attendre la voiture de Fontenay, de peur de diminuer encore le peu d'instants qu'il doit passer près de celle qu'il aime.

Nous ne suivrons point notre jeune homme dans ses réflexions, dans ses inquiétudes, sur le motif qui a pu amener son amie à Paris sans qu'il en ait été prévenu; faisons plutôt connaissance avec Mlle Moray.

Fille d'un ancien négociant qui s'était enfui par suite de mauvaises affaires, Mlle Appoline Moray avait été élevée avec soin par une tante peu fortunée, qui l'aimait comme son enfant, et qui lui servait effectivement de mère, car celle-ci était morte en lui donnant la vie. Appoline n'était point belle ; mais l'éclat de la jeunesse semble donner de la beauté. La fraîcheur de son teint, la blancheur de sa peau, des couleurs plus vives que la rose qui vient d'éclore ; un front blanc comme le lis qui s'épanouit, faisait ressortir le noir charmant de ses cheveux. Ses yeux respiraient la bonté, la douceur, et sa figure était des plus aimables et des plus séduisantes. Sans apprêt dans sa conversation, sans prétention dans ses manières, son maintien était modeste et plein de dignité. Son cœur paraissait tendre et sensible, bienveillant, généreux, et son esprit, ardent et sage, pouvait devenir lumineux après quelques études fortes et soigneusement combinées.

Mlle Moray était à écrire à Emmanuel

quand celui-ci frappe et entre dans leur chambre. Après les salutations réciproques et les demandes d'usage, Appoline dit à son ami :

— Vous arrivez fort à propos, M. Emmanuel : nous vous écrivions pour vous annoncer notre départ ; car nous ne comptions plus sur le plaisir de vous voir.

— Cependant, je me suis mis en route aussitôt que j'ai eu reçu votre billet, répond Emmanuel ; le retard ne provient donc pas de moi, mais bien du commissionnaire. Je n'ai d'ailleurs rien à faire dire à mes parents ; vous le voyez, je me porte bien, et je n'ai pas encore de position assurée.

Emmanuel appuya sur ces derniers mots en regardant Mlle Moray ; la tante ne s'en aperçut point, et elle lui dit :

— Nous avons décidément du malheur ; nous venons de Rouen où Appoline a été appelée pour une succession ; mais les difficultés ont surgi, les formalités se multiplient, et nous ne pouvons rien obtenir jusqu'à nouvel avis.

— Tant pis et tant mieux, répond Emmanuel, en jetant un regard de reproche sur Appoline : tant pis pour le bonheur de Mademoiselle, et tant mieux pour moi qui espère toujours dans l'avenir pour obtenir la main de Mlle votre nièce qui ne me serait plus destinée si elle devenait riche.

—J'ignore quelles sont les intentions d'Appoline, mais je ne veux point la contrarier dans son choix. Au reste, nous n'en sommes point encore là, et je pense que ma nièce a, comme moi, oublié votre promesse que les jeunes gens font à toutes les demoiselles.

— Je vous renouvelle à l'instant mon serment, répond aussitôt Emmanuel ; je ne désire qu'une position passable pour demander la main de Mlle Moray.

— Au reste, reprend la tante, vous ne serez peut-être pas le seul.

— Vous savez bien que je ne veux pas encore me marier, répond vivement Appoline, en jetant sur Emmanuel un coup-d'œil plein d'une amoureuse passion.

Un commissionnaire se présente, et pendant que la tante s'occupe à faire descendre les effets, nos jeunes gens restent seuls et un instant muets en se regardant l'un et l'autre. Emmanuel rompt le silence le premier :

— J'ai bien des reproches à vous faire, Mademoiselle : pourquoi m'avoir caché votre départ pour Rouen ? pourquoi me taire cette demande en mariage ? Vous n'avez donc plus de confiance en moi ? Ah ! vous ne me regardez plus comme votre ami, votre fiancé. Cependant je pense toujours à vous et continuellement à vous, voyez-le plutôt dans ces vers que j'écrivais quand on m'a remis votre lettre.

Et il lui donne ses vers qu'Appoline ne fit que regarder en souriant, et qu'elle cacha soigneusement sur son sein pour ne pas perdre le court moment qu'ils avaient à passer seuls ensemble.

— Je ne vous ai point prévenu de notre départ pour Rouen, répond Mlle Moray, parce

que je comptais sur cet héritage pour vous en offrir la moitié.

Emmanuel l'interrompt en lui serrant la main, et ses yeux étincelaient d'amour et de bonheur.

— Quant à ce mariage..., il est vrai, j'ai été demandée par un cousin qui est dans le commerce et dont les affaires vont assez bien; mais j'ai refusé parce que je ne puis pas l'aimer et que j'ai cru remarquer qu'il me demandait plutôt pour ma succession.... Au reste, je ne pense pas du tout à me marier.

— Ah! comptez sur moi, répartit vivement Emmanuel.

— Je vous laisse libre, répond Appoline, mais je ne me marierai point que je n'aie la certitude que vous m'avez oubliée; c'est assez vous avouer qui vous êtes pour moi, et c'est trop vous dire que je n'ose point compter sur vous.

— Partons, mon enfant, s'écrie la tante en rentrant, nous n'avons pas de temps à perdre pour nous rendre aux Messageries.

—M. Emmanuel nous fera-t-il l'honneur de nous y accompagner?

— J'allais vous en demander la permission.

Ils se dirigent vers les Messageries Laffitte. Emmanuel, pour toute réponse, n'avait eu que le temps de serrer la main de son amie avant l'arrivée de la tante. On fait ses adieux; la tante promet de dire aux parents de notre jeune homme qu'il se porte bien; elles montent dans la voiture qui part.... Il aperçoit, au détour de la rue, un chapeau qui sort par la portière.... c'est celui de Mlle Moray.... Un main s'agite à la même place.... c'est celle d'Appoline, c'est celle de son amie.... Il se retire tristement en pensant à elle, en réfléchissant sur sa position qui va changer, sans savoir ce qu'il deviendra, et il n'oublie point ses parents dans son souvenir.

Il ne faudrait pas conclure de cette entrevue d'intimité que la tante favorisât les amours de ces jeunes gens, par spéculation,

et encore moins que la jeune personne fût capable de quelque faiblesse. Emmanuel et Appoline avaient, pour ainsi dire, été élevés ensemble, et leur sympathie, leur amitié, venaient de la communauté de leurs sentiments.

Il n'aurait pas fallu qu'Emmanuel espérât d'en faire l'objet d'une passion frivole. Quand tous les traits de l'amour auraient percé le cœur d'Appoline en sa faveur, il l'eût toujours trouvée fidèle aux lois les plus sévères de l'honneur et de la vertu. Elle est pauvre; mais elle ne rougit point de sa pauvreté. La misère ne flétrit point ces caractères de noblesse, ces figures imposantes qui la font respecter : la nature les donne à tous ceux qui sont doués d'une ame forte et d'un cœur vertueux. La moindre faiblesse qu'elle aurait pour un amant la ferait mourir de honte. Elle ne doit pas à l'éducation qu'elle a reçue les sentiments qui sont dans son cœur ; elle les tient tous de la nature qui lui a donné en même temps un esprit capable de les développer et de les agrandir.

Combien Emmanuel regrette de ne pouvoir se marier encore avec cette intéressante personne, par le seul motif qu'elle n'est point assez riche pour qu'ils puissent se trouver au dessus du besoin ! Mais il faut à l'homme une position à la hauteur de son intelligence pour qu'il ne souffre pas de son abaissement; il faut qu'il conquière une part quelconque d'utilité générale; que l'individu, selon sa capacité, s'occupe de la progression commune en progressant lui-même; et ce n'est point en se mariant, sans avoir même un état, une profession arrêtée, qu'on peut servir l'humanité. La misère produit l'ignorance, l'ignorance enfante les crimes qui sont l'obstacle de toute civilisation; car la main qui se rend criminelle est l'instrument d'une imagination fausse et ardente, absurde et cruelle, égarée le plus souvent par la nécessité. Et le misérable qui devient scélérat, attribue ses crimes à la fatalité, tandis qu'ils sont le résultat de l'erreur et de l'abrutissement.

La misère fait naître la discorde entre les époux; ils se querellent, ils s'imputent des torts qui viennent de leur malheureuse position ; une dépense peu mesurée augmente leurs privations; ils se font des reproches peu fondés; et tout leur tort, hélas! c'est de s'être mariés avec la pauvreté. Les enfants arrivent, alors les ressources diminuent et les besoins augmentent.

Emmanuel ne veut point contracter un mariage qui serait un obstacle à son avancement; il veut pouvoir marcher seul, sans compter sur la coopération active d'une femme qu'il a l'intention d'abandonner aux soins exclusifs de l'intérieur, pour ne la montrer au dehors qu'avec le sourire du bonheur, comme la compagne fidèle de son avenir, le miroir réflecteur de sa joie, de sa félicité.

A lui les soucis, les inquiétudes de leur position matérielle dans le monde, les rides qui sillonnent déjà son jeune front; à elle le soin de rendre agréables à tous leurs rela-

tions dans la société, d'inculquer la douceur, la bonté dans le cœur de ses enfants, afin qu'ils puissent comprendre Dieu dans les regards de leur mère.

Quelle dure souffrance que d'être condamné, par la fatalité des choses, à vivre loin d'une femme que l'on aime, et à laquelle on voudrait s'unir pour toujours! Quel tourment que de s'imposer le célibat par raison... pensée horrible!... de peur d'augmenter le nombre des malheureux, dans la seule crainte de travailler à la population des bagnes ou de fournir quelques victimes à l'échafaud qui se dresse malgré nous, conséquence épouvantable, dont ne peut cependant pas répondre la religion des parents!...

Demeurer seul, au milieu de la nature qui se reproduit sous vos yeux; se trouver tous les jours dans la société de femmes charmantes, à leur parler d'amour, à voir leurs graces séduisantes, leurs contours moëlleux et lascivement enchanteurs; admirer leurs yeux pétillants de volupté; sentir son ame s'échap-

per dans un regard, dans un soupir brûlant de désirs, et se retirer triste, solitaire, dans une chambre meublée d'un malheureux grabat, pour y reposer son corps fatigué par les efforts d'un cœur aimant : voilà la vie d'un homme religieux, d'un homme de conscience et d'amour.

LA FOLLE.

« Au seul nom de la liberté, mon cœur s'épanouit.
« A celui de la nécessité, il se resserre douloureu-
« sement. Etre là, froid, inanimé, au milieu des
« scènes variées de la vie, n'avoir d'autre mission
« dans le monde que de présenter un miroir im-
« passible à de fugitives ombres.... Cette existence
« m'est odieuse, insupportable. Je la déteste, je
« la maudis. Mieux encore, je prétends m'en af-
« franchir. Je veux vivre par les facultés d'amour
« et de dévoûment qui sont en moi. Je veux me
« mettre en sympathie avec moi d'abord, puis avec
« ce qui m'entoure. Je me prendrai donc, ou pour
« mieux dire, je prendrai mes propres actes pour
« l'objet le plus constant de cette sympathie. J'a-
« girai toujours pour le mieux. Je me réjouirai
« lorsque j'aurai fait le bien, je pleurerai sur moi
« lorsque j'aurai fait le mal. Mais cette douleur
« elle-même ne sera pas sans charmes, car j'y
« trouverai le gage d'un perfectionnement pour
« l'avenir. Là est vraiment la vie. La vie, c'est
« l'amour; hors de l'amour, c'est le néant, l'a-
« néantissement. »

Fichte. (*Destination de l'homme*).

IX.

Au milieu des côteaux fertiles qui dominent Beaujeu, Romanèche ; dans le fond d'une vallée de ces petites montagnes qui produisent le vin dit de Mâcon, serpente un ruisseau couvrant à peine le lit des cailloux brillants qui réfléchissent les lueurs prismatiques du soleil et la sombre verdure du feuillage. Après un orage, ce simple courant d'eau devient un torrent ravageur, un fleuve rapide qui déracine les arbres, entraîne, engloutit tout ce qui résiste, et cause chaque année des dégâts considérables que

ne peut empêcher la prévoyance des cultivateurs riverains.

Ce ruisseau, que les habitants du pays nomment l'Ardière, passe près des murs de Belleville, pays charmant, situé à quelque distance de la Saône dont les eaux tranquilles en baignent le port séparé du bourg par une double ligne d'arbres élevés. La Saône semble être la corde argentée de l'arc bleu que dessine à l'horizon la chaîne de ces montagnes qui changent de couleur aux différents reflets du soleil, comme la robe belle et luisante d'une coquette pétillante de grâce et de volupté. Un autre arc moins élevé est formé par les buttes de la Bresse, dont les productions, toutes différentes, ne sont point destinées, comme la liqueur mâconnaise, à arracher le secret de l'homme défiant, à exciter d'amoureuses palpitations dans le cœur de la femme, à rendre son œil lascif de langueur et de désirs, pour peu qu'elle en humecte la rose de ses lèvres.

Belleville est donc le centre d'un cercle

charmant, dont l'Ardière est un rayon, et la Saône la corde, ou plutôt ce gentil bourg est le pistil d'une fleur ravissante, dont les étamines sont des bouquets d'arbres de toute espèce, et dont la corolle est représentée par la ligne circulaire des montagnes du Beaujolais que termine le pays des Dombes.

C'était le 10 septembre 18.. Le jour commençait à poindre; Emmanuel était à Belleville; il couchait dans le domicile d'un de ses amis, où il veillait depuis trois heures du matin, sans pouvoir se rendormir, tant était grand le bruit que faisaient les nombreuses voitures qui passaient sans interruption sous ses croisées pour se rendre à la foire de Montmerle. Cette insomnie ne lui était point désagréable : il songeait au passé, s'applaudissait du présent et avait confiance dans l'avenir.

On aime à se rendre compte de sa situation, le matin, dans son lit. L'imagination est vive, ardente, et l'on prend presque toujours de bonnes déterminations qu'on

pourrait mettre à exécution, si les circonstances marchaient aussi rapidement que la pensée; mais c'est toujours la force de volonté qui manque à l'homme. Les obstacles qu'il n'a point prévus, l'étourdissent, l'entravent et l'embarrassent. De là les regrets, les tristes réflexions dans une autre matinée, parce qu'on n'a point exécuté ce qu'on pouvait faire; puis de nouveaux plans et encore de nouvelles fautes. La faiblesse, enfin, produit de riantes chimères, parce qu'il faut que l'homme espère pour vivre, et plus un homme est incapable, plus ses désirs sont effrénés, plus son ambition est outrée : les châteaux en Espagne sont presque toujours la consolation et la seule ressource des petits et faibles esprits.

Pour que les méditations du matin soient fructueuses, il faut bien connaître ses forces, et compter plus encore sur soi-même que sur la Providence pour l'accomplissement de ses projets.

Fais ce que dois, advienne que pourra. Voilà

ce que s'est dit Emmanuel, à Aunay, lorsqu'on lui demandait sa place. Il voit un service à rendre, des personnes à obliger, et cela aux dépens de quelques mois de plaisir, pour un sacrifice d'argent dont il est déjà tant dépourvu. S'il agit autrement, il ne sera point tranquille, il aura manqué à sa conscience; car il a la volonté invariable de faire le bien toutes les fois qu'il en aura l'occasion, en oubliant même ses propres intérêts. Il n'hésite donc point, et s'occupe immédiatement à chercher une place provisoire, un pied-à-terre, et il a bientôt la satisfaction d'annoncer aux parties intéressées qu'il a trouvé ce qu'il lui faut. On s'informe avec une bienveillante inquiétude s'il est réellement placé, et l'on met le comble au bonheur qu'il a eu de rendre service, lorsqu'on le prie de rester dans la maison jusqu'à ce qu'il ait trouvé un emploi qui lui convienne. Emmanuel, attendri par une si généreuse proposition, refuse en demandant seulement la permission de venir faire quelques visites jusqu'à ce qu'il

parte pour une destination fixe. Il se réjouit d'avoir agi selon son cœur, se promet de fuir continuellement l'égoïsme et de faire toujours le bien, puisqu'il en reçoit encore en ce jour une si digne récompense : la satisfaction de son ame et la joie de sa conscience. Il quitte donc son élève en lui disant un touchant *au revoir*, et il part, comblé de remercîments, pour aller dans une autre maison utiliser son zèle et son dévoûment, dans l'intérêt d'une personne qui lui a donné de grandes preuves d'amitié. Il y passe près de trois mois, vivant de privations, tourmenté de se voir toujours sans position, et sans espoir d'arriver à quelque heureux résultat.

Il végétait ainsi misérablement quand, tout à coup, par un bienfait de la Providence qui n'abandonne jamais les justes, un oncle qu'il ne connaît pas et à qui il était recommandé, lui fait des propositions avantageuses s'il veut venir prendre part à son commerce à Turin, et surveiller sa fabrique de papiers peints.

Emmanuel accepte avec joie la proposition

de son parent, fort heureux qu'il est d'avoir des espérances d'avenir. Il était donc parti avec son oncle Bruzielli, et l'avait laissé en passant à Belleville, afin de voir un de ses bons amis, pendant que son oncle terminerait quelques affaires à Lyon où il devait aller le rejoindre pour gagner le Piémont.

Emmanuel était chez de Ronville, par qui il avait été invité, lorsqu'il lui avait annoncé son départ pour Turin et son itinéraire par Lyon. Le roulement des voitures ne discontinuant pas, il se lève et trouve de Ronville qui l'attendait pour aller faire une promenade.

Ils arrivent ensemble sur les bords de la Saône, pour jouir du magique spectacle qui se découvre de toutes parts à leurs yeux.

C'est dans la compagnie d'un ami que les sentiments prennent toute leur force et leur élévation. On se regarde, et l'on compare la grandeur de ses émotions à la magnificence des merveilles de la nature; on sent plus fortement quand on serre le bras d'un autre

soi-même : il y a unité d'imagination, d'amour, de ravissement.

Eh! qui pourrait demeurer indifférent lorsque les premiers rayons du soleil dorent les côteaux riches du Mâconnais, distribués en plates-bandes comme nos jardins potagers. Peut-on s'empêcher d'admirer ces collines boisées ou couvertes de vignes qui produisent en abondance des vins fins, les plus délicats de l'Europe; ces terrains bien cultivés, parsemés de plaines arides; ces terres plantées d'arbres fruitiers et de maïs; et l'église de Montmerle, qu'on prendrait pour un château gothique, qui se dessine majestueusement au loin sur une petite montagne perpendiculaire dont la terre rouge et stérile plonge dans la rivière blanche qui en baigne les bords.

La Saône coule au milieu d'une riche plaine cultivée, entremêlée de belles et abondantes prairies; elle est presque au niveau de la terre, et offre un aspect délicieux par ses fréquentes sinuosités, par les îles ombra-

gées de bouquets d'arbres, toujours parées de robes fraîches et pures dont la verte couleur n'est point flétrie aux rayons du soleil. Tout s'embellit de plus en plus : la vue s'égare sur une vallée verdoyante et fertile, sur de riants côteaux ; toujours des points de vue plus gracieux et plus pittoresques, un horizon plus agréable et plus varié ; toujours des collines finement découpées qui déploient tous leurs charmes et toutes leurs richesses ; et les rochers de Vergisson, de Solutré, dont l'aspérité contraste avec la teinte douce et riante du paysage, en mêlant la fierté à la grâce, l'âpreté à la mollesse, qui semblent avoir été placés là exprès pour harmoniser la grandeur et la simplicité, la stérilité et l'abondance.

Le matin, toutes ces collines se détachent en bleu foncé du ciel d'azur ; pendant la journée, la couleur varie à tout instant ; le plus léger nuage, en passant rapidement sur ces terres diverses, projette une grande ombre, plus ou moins obscure, qui va se perdre

derrière ces sommets grisâtres développés au loin en bizarres festons.

Quand le ciel est sombre, la bordure de ces montagnes est nette, bien coupée, et se dessine merveilleusement comme le profil gracieux d'une jolie femme sur un fond gris et vaporeux. Il y a encore quelque chose de triste dans l'examen de cette teinte noire; mais rien de plus admirable que le coucher du soleil, lorsque quelques nuages réfléchissent la lumière pourprée des derniers rayons du jour; ils offrent un aspect infernal en colorant ces côteaux d'un rouge vif, éclatant, et disposent l'esprit à comprendre les conceptions sataniques et la poésie mâle et vigoureuse du Dante.

Dans ce moment surtout, rien ne manquait pour faire de cette perspective une vue admirable d'optique, pour animer ce sublime paysage. D'une part, un bateau à vapeur traçant un long sillon et laissant retomber deux cascades de lait de ses ailes flottantes, agite et vivifie cette rivière dont

les vagues viennent en se déroulant, se briser sourdement sur le rivage; un pont léger plie sous le nombre des personnes qui se rendent au champ de foire; tout le rivage est couvert de monde; le costume grotesque des Bressanes avec leurs petits chapeaux, leurs robes rouges, jaunes, offre quelque chose d'oriental par la diversité et l'éclat des couleurs. D'un autre côté, les habitations éparses des vignerons, les villages, les hameaux, et les pointes des clochers qui s'élèvent jusqu'au ciel, impriment à ce tableau une idée religieuse et de douce mélancolie.

Emmanuel a déjà raconté à son ami la cause de son départ subit de Paris; déjà il a fait la comparaison du site de la Sablière d'Aunay avec celui de Belleville. Ils se dirigent tous deux du côté de l'Ardière dont ils vont remonter le cours, en continuant ainsi la conversation :

— Il y a, disait Emmanuel à son ami, quelque chose de moins naturel, de moins animé dans les belles campagnes des environs

de Paris ; il semble que les côteaux ont été disposés symétriquement pour produire de l'effet ; on croit reconnaître partout la main de l'homme ; c'est parce qu'on force la terre à être féconde qu'elle paraît stérile, et le grand nombre d'habitations, de villageois, semble en faire une vaste solitude : cela laisse du vide dans l'ame.

—De Ronville change tout-à-coup le sujet de la conversation et parle des douceurs du mariage, du bonheur de prendre une femme de son choix, sans fortune, pour lui faire partager la sienne.

— Comment ! tant de générosité m'étonne de ta part, répartit Emmanuel ; tu ne veux donc plus suborner une riche demoiselle pour avoir sa dot en mariage ?

— Rêve d'enfant, répond de Ronville un peu humilié, ou plutôt, moyen perfide d'une vilaine ame, projet infâme que j'ai abandonné pour devenir moral ; les temps ont bien changé, mon cher ami. — Tu as sans doute connu Camille ? dit-il, en changeant de ton.

— Certainement, la gentille couturière si gaie, si folâtre, si spirituelle, et, entre nous soit dit, si coquette pour tout le monde, excepté pour toi ; fille charmante qui rit aujourd'hui sans s'inquiéter du lendemain, et qui nourrit sa vieille mère infirme, lui abandonne tout ce qu'elle gagne pour obtenir un sourire et ses bonnes graces.

—Camille sera ma femme.

— Ah ! s'écrie Emmanuel tout interdit ; mais as-tu bien réfléchi aux conséquences d'une telle détermination, qui est, au reste, fort louable ? Tu ne pourras guère produire ta femme dans les sociétés : ses manières trahiront sa position primitive, son éducation ; elle y sera toujours flétrie du nom de *grisette*. Te sens-tu le courage de pouvoir la rendre heureuse ? songes-y sérieusement !

— J'ai pensé à tout cela, je ne me suis décidé qu'après mûre réflexion. Camille a un peu d'instruction, beaucoup d'esprit, et n'était point née pour sa condition.

— Mais la société que tu vois ?

— J'ai de la fortune, rien de plus facile que d'en faire une dame ; et je ne vois pas pourquoi on dédaignerait ma femme qui recevra une éducation convenable, et qui sera bonne et vertueuse, quand on flagorne et recherche tant de ces dames qui vivent ouvertement en concubinage avec leurs amants. Ah ! combien les préjugés sont stupides ! Aussi tu vois que je sais me mettre au dessus de l'injustice des hommes dont le cœur se ferme aux sentiments et s'ouvre à l'orgueil.

Camille, d'ailleurs, vaudra bien toujours certaine femme qui se croit de l'esprit parce qu'elle a des terres et de l'argent, et elle n'aura point la sotte vanité de cette rentière qui rougissait en croyant voir pour elle une allusion dans la tour de Nesle, quand le capitaine Buridan dit : *Ce sont de grandes dames.*

— Ah ! laisse, je t'en prie, ces fourmis aristocratiques, dit Emmanuel avec un ton de pitié ;... mais ne sois point surpris de mon étonnement ; je ne t'aurais jamais cru

capable de faire une action semblable : cela me réconcilie avec ta conscience, et je reconnais là ton cœur bon dans le fond.... A quelle époque ton mariage ?

—Tu es venu justement pour assister aux fiançailles ; il y a huit jours, cependant, j'étais bien loin de penser que cela se ferait sitôt.

— Es-tu bien sûr que ce mariage s'accomplisse ? j'en doute encore : tes parents...

— Mes parents y consentent. Ils ont eu une preuve trop convaincante de son devoûment pour moi : elle a failli périr ici, dit-il, en montrant un arbre couché sur le gravier. Voici à quel sujet ; il est nécessaire de te mettre d'abord au courant de quelques circonstances qui précédèrent cet événement.

Pendant mon séjour à Paris, j'écrivais à Camille le plus rarement possible, afin de me faire oublier, parce que je la voyais comme un obstacle à mon établissement. Quand je venais en vacances, elle était encore plus aimante, et je ne pouvais même

pas trouver d'apparences d'infidélité pour l'abandonner. Lorsque j'eus terminé mes études de droit et que je revins définitivement ; comme j'avais eu la précaution de ne pas répondre aux deux lettres qu'elle m'avait écrites au commencement de l'année, je croyais que tout était fini, qu'elle avait su prendre enfin son parti ; j'appris même qu'elle formait le projet de s'éloigner avec sa mère ; celle-ci tombe malade : elle reste donc malgré elle. Sa mère meurt, Camille supporte ce coup terrible avec résignation ; mais il n'en fut pas de même de mon indifférence. Quand elle vit que je ne faisais plus attention à elle, que je redoutais même d'aller la consoler dans sa douleur, que je paraissais l'avoir totalement oubliée, elle tomba dans de terribles agitations : la pauvre fille avait de l'ame, elle s'abandonna au désespoir, et à la suite d'une violente convulsion nerveuse, elle devint folle.

Il y a trois jours, l'Ardière avait considérablement cru après un orage ; Camille er-

rait tristement sur ces bords témoins de nos premières amours ; elle contemplait d'un œil hagard ce torrent qui roule avec fracas ses digues riveraines pour aller jaunir la Saône de ses eaux bourbeuses. Un cavalier tente de le traverser, il est entraîné, englouti avec son cheval, puis il flotte ainsi que les planches et les arbustes. Camille pousse un cri et se précipite dans l'eau ; mais ses jupes s'embarrassent dans les branches d'un arbre que quelques racines retenaient encore attaché au sol : elle est sauvée, tandis que le cadavre du jeune homme ne fut retiré que quelques heures après.

Tu as sans doute deviné pourquoi cette pauvre fille s'est ainsi jetée à l'eau. J'allais souvent me promener à cheval, et comme on peut facilement passer ce gué sans danger quand la rivière n'est pas grosse, Camille m'ayant rencontré plusieurs fois dans ce lieu solitaire, ombragé par un grand nombre de saules et de peupliers, il y en eut assez pour qu'elle y vînt tous les jours et à

tout instant. Le hasard fit qu'un cavalier qui me ressemblait, voulut passer le torrent. Préoccupée, sans doute, de moi, de mon souvenir, elle voit un cheval, un jeune homme entraînés par le courant; elle croit que c'est son ancien ami; une seule pensée lui survient alors : c'est de le sauver ou de mourir avec lui. Elle se précipite donc; mais elle ne périt point, comme je te l'ai dit; bien mieux, ce dévoûment fit son bonheur, car le froissemeut de son ame, le saisissement que l'eau lui fit éprouver, lui causèrent une impression, une révolution aussi forte que celle qui lui avait fait perdre la raison. La folie disparut comme la cause qui l'avait occasionnée, et son ami lui fut rendu. Je revins à elle par reconnaissance, et je répare maintenant mes torts, en l'appelant ma femme: les fiançailles se font aujourd'hui même.

— Permets-moi de te dire, mon ami, que c'est du roman tout pur, et qu'il ne me manque que de l'esprit de circonstance pour en faire un charmant vaudeville, ou le génie

musical pour achever le tome deux de la *Folle*. Au reste, mademoiselle Camille est une charmante et honnête personne à qui il ne fallait que de la fortune pour qu'elle fût parfaite.

— Me voilà dans le positif, je vais vivre tranquillement avec une étude de notaire et une bonne femme, tandis que tu vas poursuivre la nuée d'or dans les brouillards. Je suis fatigué d'illusions : il est temps que je réalise quelque chose.

— Erreur ; mon ami, tu ne pourras être satisfait, tu t'ennuieras de voir les jours se succéder uniformément pour toi ; je ne te crois pas d'une nature assoupissante.

— Non certainement ; mais nous aurons notre petit orgueil local, nous serons conseiller municipal, maire, peut-être ; puis, nous penserons à l'avenir de nos enfants, nous travaillerons à leur acquérir une position plus brillante que la nôtre : ils seront nos fondés de pouvoir.

— Que ne puis-je en dire autant et me re-

trancher comme toi derrière une profession honorable dont les bénéfices puissent me faire vivre passablement, pour jouir enfin paisiblement des jours de notre vie que l'on dit si courte, et qui est si longue, cependant, quand on manque du nécessaire, que l'on conserve son imagination de jeune homme au milieu de l'adversité, et qu'on oppose aux obstacles une persévérance infatigable, une volonté de fer, sans améliorer son avenir, sans le voir seulement comme une lueur qui blanchit à l'horizon de l'espérance. Cruelle position, quand on s'entend dire par de bons compatriotes : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Faites donc autrement quand le devoir commande !

— Qu'importe ce qu'on peut dire! n'es-tu pas à la veille de t'établir aussi ? ton oncle n'a qu'une fille, un commerce considérable. Il ne faut pas être bien clairvoyant pour deviner quelque bonne intention dans la démarche de M. Bruzielli.

— C'est précisément sur ce résultat que j'ai de l'inquiétude! je ne suis point superstitieux ; mais un funeste présage m'attriste et m'accable malgré moi :

Il y a quatre mois, je vais à Nanterre pour voir couronner la rosière, cérémonie usée que je ne connaissais cependant pas. J'arrive deux heures trop tôt. Je me promène sur le champ de foire, et j'entre par désœuvrement dans la loge d'une sybille qui, pour un franc vingt-cinq centimes, me dit beaucoup de choses vraies et m'a prédit ce qui m'arrive aujourd'hui.

— Oh! voilà qui est précieux! raconte-moi ton horoscope, s'écrie de Ronville en souriant avec ironie ?

— Plaisanterie à part, mon cher ami! je ne suis point un enfant, et tu sais fort bien que je ne suis pas en retard de notre siècle ; mais on pense, on croit sans le vouloir.

Je me vois encore au milieu de ce carré formé par un rideau attaché à quatre arbres du boulevard. Je m'assieds sur une chaise de

bois, en face de cette femme de quarante ans, toute ridée; je souris en la voyant mettre de grosses lunettes bleues, faire quelques signes astrologiques, et me regarder dans la main en m'annonçant beaucoup de choses insignifiantes.

« Ce n'est point fini, » me dit-elle, en me faisant rasseoir lorsque je croyais en avoir assez entendu, et je devins attentif et sérieux quand elle ajouta avec vivacité:

« Vous vous êtes ainsi levé brusquement quand monsieur votre père vous parlait d'un avenir tranquille; vous avez quitté votre famille pour avoir une carrière honorable et distinguée. Tout réussira selon vos désirs, parce que vous ferez face à l'orage, et que votre volonté maîtrisera la calamité... Vous vous expatrierez... un de vos amis épousera la femme que vous deviez avoir.... elle se jettera dans un torrent, comme par une punition de la providence qui veille sur vous. L'adversité, lasse, enfin, de vous accabler, vous laissera jouir en paix de la position que

vous aurez conquise par votre inébranlable résolution !

Je quittai cette femme d'un air caustique, mais fortement impressionné de ce qu'elle m'avait annoncé, et tu vois qu'elle a dit quelque chose de vrai.

— Pardonne-moi, répond de Ronville qui ne pense qu'à son amie; la providence ne doit pas vouloir que tu sois le mari de Camille, et si elle s'est jetée à l'eau, c'est bien pour moi, je te l'assure. Le ciel ne l'a point punie ; mais il a voulu la récompenser pour son dévoûment et pour notre bonheur à tous les deux. Ne nous reporte pas, je t'en prie, aux auto-da-fé. Nous sommes des enfants du dix-neuvième siècle: il n'y a plus de sorciers.

Ils rient ensemble de la devineresse de Nanterre, et rentrent déjeûner en disant des plaisanteries sur ces prédictions qui ont une couleur de vérité, et qui, toutes avantageuses qu'elles sont, ne font rien moins qu'inquiéter Emmanuel superstitieux par nature et non par caractère ; résultat de la première

éducation dont l'impression ne passe pas plus que le souvenir des parents qui l'ont donnée.

TURIN.

« Providence tu es partout, car tu n'es autre chose
« que l'action perpétuelle, universelle du principe
« infini. Le mot *Dieu* est écrit dans le firmament;
« il flotte dans l'océan de lumière qui nous inonde
« de toutes parts, il voltige sur l'aile de l'insecte,
« il circule avec la sève dans le brin d'herbe, il luit
« dans la goutte de rosée; je dis Dieu quand je res-
« pire, quand je marche, quand je pense; je le dis
« quand je m'endors, quand je m'éveille chaque
« jour; je le dirai, plein de confiance, quand je
« m'endormirai du dernier sommeil; puissé-je me
« réveiller pour le dire encore! »

OZANEAUX (*Etudes philosophiques*).

X.

Le vent d'hiver n'a point encore fait disparaître le dôme épais des arbres ; mais les feuilles moins serrées laissent pénétrer à travers quelques branches la lueur brillante de la lune, qui dessine de longues lames d'argent dans un courant d'eau pure. Ce courant est détaché du Pô pour entretenir la propreté de la ville, et donner aux promenades de Turin une délicieuse fraîcheur qui fait bruire, en s'évaporant, le feuillage pâle qu'ont séché

les rayons brûlants du soleil. Quelques personnes circulent sous les massifs d'arbres; plusieurs officiers de la garnison se promènent sur les bords du torrent. Un de ces officiers s'arrête pour regarder avec attention un jeune homme assis seul sur un banc. — Il continue sa promenade, puis il quitte ses compagnons pour revenir sur ses pas et examiner de nouveau si c'était bien Emmanuel qu'il avait rencontré. Wagner ne s'était point trompé. — Ils se reconnaissent aussitôt tous les deux et se serrent affectueusement la main. Un instant après ils se promènent ensemble; ils marchent à grand pas et s'éloignent de ce lieu fréquenté, pour parler plus tranquillement de leurs affaires et se rendre compte de deux ans de leur vie, d'une époque décisive dans la destinée de l'homme : le moment où il choisit sa place morale, quand il jette sa pierre angulaire pour fournir sa carrière à l'humanité. Après s'être rendu raison l'un l'autre des motifs de leur rencontre, la conversation continue ainsi :

— Combien je suis étonné de te rencontrer à Turin, dit Wagner à Emmanuel.

— Il est bien plus surprenant, répond Emmanuel, de voir aujourd'hui Wagner officier dans l'armée de Sardaigne, lui que j'ai vu, il n'y a pas deux ans, simple citoyen à Paris.

— Les événements marchent vite quand on peut saisir les circonstances au passage, ajoute Wagner avec une assurance fière et dédaigneuse. J'ai fait dans un an et demi l'apprentissage de la vie entière; j'ai épuisé mon corps et mon ame en satisfaisant toutes mes passions; j'ai appris à connaître l'homme dans les replis les plus cachés de son cœur, et je n'y ai vu qu'un mot sous différentes formes : l'égoïsme, oui, l'égoïsme aussi subtil que le Protée de la fable. J'ai employé toute la force de mon intelligence à me rendre flatteur adroit, et j'ai réussi à me créer une position.

— Tu as mis un masque sur ta figure, s'écrie Emmanuel avec dignité; crois-moi,

déchire-le avant que ton souffle impur n'en détruise l'apparente fraîcheur. Je n'ai point fait comme toi ; j'ai agi franchement et sans rudesse, avec loyauté, et ma jeune figure ne se trouverait pas ainsi pâle et ridée, mes cheveux ne seraient point rares et déjà grisonnants, si je n'eusse pas vécu de privations pour faire le bien sans égoïsme. Ah ! reviens à ces sentiments dans lesquels tu as été élevé par ton père, dont la mort t'a si vivement affecté ; ne vis donc plus aux dépens des autres ; renonce enfin à abuser de la bonne foi, et montre-toi désormais aussi loyal, aussi généreux que tu as été faux et égoïste. Cherche dans ta conscience, et vois s'il n'y manque point quelque chose que la moralité seule peut donner. Combien il me serait agréable de trouver en toi de la sympathie pour mes idées ; tu serais mon frère sur cette terre d'exil où j'ai été conduit par la nécessité des choses, par ma volonté de me créer une position sociale.

— Toujours tes leçons de haute moralité.

Que tu es en arrière! dit Wagner avec un accent de protection. Enfant! tu veux parler de la vie que tu ne connais pas; tu traces une ligne de conduite que toutes les volontés ne peuvent suivre ; tu prononces le mot *égoïsme* avec l'amertume d'une ame simple et niaise; le substantif *conscience*, en s'échappant de tes lèvres, donne à ta figure une expression de douceur, colore tes joues de l'incarnat de la virginité, et tes yeux noirs et vifs semblent rayonner un feu divin allumé par ta brûlante imagination.

Continue à être dupe de la fourberie des hommes, rends service à une ingrate, sers l'humanité aux dépens de toi-même. Dieu punit les méchants et récompense les bons? et tous les jours tu vois l'usurier vivre aux dépens du malheureux qui veut faire honneur à ses affaires. Le banqueroutier par spéculation, ruine d'honnêtes gens et étale quelques années après la magnificence d'un prince; il se rit des plaintes de ceux qu'il a réduits à la misère; il jette l'or à pleines

mains, jouit de toutes les délices de la fortune, et il ira, comme ceux qui l'ont maudit, se décomposer dans la terre, après avoir sauvé son ame en confessant ses fautes avec un repentir sincère, en priant avec ferveur ce crucifix qu'il tient dans ses mains pâles et décharnées, et qu'il abandonne sur sa poitrine haletante pour se laisser conduire au ciel.

Croyons-donc à la conscience, quand nous voyons le faussaire, le parjure, l'assassin, le parricide vivre et mourir sans remords, et s'étayant de la fatalité qui les rend criminels, comme elle te rend vertueux, comme elle m'a rendu sceptique en me mettant, ainsi qu'à Thomas, les doigts dans les plaies de l'humanité, en dessillant mes yeux qui ne voulaient point voir, pour me montrer le crime et la vertu comme des accidents indépendants de notre volonté, et triomphant tour à tour suivant les caprices du hasard : affreuse perplexité qui me laisse aujourd'hui sans ressources, avec le suicide

pour consolation, si j'ai un instant de faiblesse ou d'ennui ! Plus de foi, plus d'espérance ! Pour symbole, j'aï l'égoïsme ; pour croyance, le néant !... L'inconcevable fatalité m'a poursuivi sans relâche, avec opiniâtreté, et je n'ai cédé qu'après avoir lutté corps à corps avec elle. Combien est heureux celui qui se console en regardant le ciel bleu, qui trouve de la force en murmurant quelques paroles que la brise emporte comme la poussière de ceux qui ont vécu. Toutes mes illusions sont détruites, et avec elles, les éclairs de bonheur ; ma vie n'est plus qu'un chiffre écrit dans le sable, qu'un autre effacera, ou plutôt, c'est un brin d'herbe que je puis couper puisqu'il est désormais insensible aux rayons vivifiants de la lumière du ciel... Malédiction !...

Quelle espérance religieuse ou philosophique peut me sourire quand je me suis rendu un compte sévère des principes de l'une et de l'autre croyance, que j'ai sondé dans mon intelligence, pénétré le fond de

mes illusions pour acquérir la preuve irrécusable de mon erreur et de mon incapacite, et écrire pour résultat aussi positif qu'une opération de chiffres, aussi rigoureuse que le compas des sciences exactes : — Pendant la vie, le crime et la vertu jouissent des mêmes priviléges... Quelques instants de repentir sincère absolvent une carrière de scéléralesses... L'homme est une machine que les vers rongent et détruisent, dont on peut toucher les rouages et les réunir même avec des fils.... L'ame, un souffle qui fait mouvoir le corps, comme la vapeur une mécanique.

Après l'analyse froide et sèche des dogmes de la religion et de la philosophie, j'eus pour réponse : Néant!... impuissance!...

— Mais tu divagues d'une manière infâme, s'écrie Emmanuel en l'interrompant; dis plutôt : immortalité de l'ame, résignation, et tu réjouiras ton cœur. Le principe, quelque soit le nom que tu lui donnes, Jehovah, Jupiter, Zeus ou Dieu, sera toujours

une puissance absolue dont tu ne peux concevoir les inextricables desseins.

— Crois-donc à Dieu ! répond Wagner en serrant convulsivement la main d'Emmanuel.

Après les petites tracasseries que me firent éprouver de Melvil, de Ronville et toi-même, au sujet de mon immoralité, je résolus de vivre aussi loyalement que vous et de renoncer à jamais à ces spéculations basses et envieuses par lesquelles je recherchais l'amitié d'une personne qui pouvait m'être utile, en l'accablant de prévenances (que vous appelez lâches et rampantes) afin qu'elle pût servir mes intérêts, ou que je poursuivais avec un acharnement adroit quand elle m'éclipsait, et qu'elle pouvait contrarier mes desseins par une supériorité que je minais sourdement en glissant avec adresse quelques propos nuisibles à l'oreille des parties intéressées.

Je ne voulais plus que vous me fissiez d'observations sur la dignité, la noblesse du

caractère ; je me mis à agir droitement, franchement... Je fus dupe ! Je devins religieux par imitation, et je ne pus l'être consciencieusement, quand je reconnus que la méchanceté et la perfide médisance sont, généralement, l'apanage exclusif des plus dévots qui semblent ignorer que la *charité* est la pierre morale sur laquelle a été fondé le temple du Dieu qu'ils adorent !

Pendant que tu étais précepteur, j'entrai chez un avoué; nous étions plusieurs clercs ; mais j'eus l'avantage de plaire au patron, et mes études en droit ayant été assez bien faites, j'obtins des appointements aussi considérables que ceux du premier clerc. — Celui-ci partageait avec moi les bonnes grâces du patron ; c'était un individu à esprit étroit : un accapareur de centimes. Il vit bientôt que je serais pour lui un rival redoutable ; il résolut de se débarrasser de moi. Il fit tout alors pour avoir mon amitié, afin qu'on ne l'accusât point de jalousie, d'envie, puis il sut si adroitement exciter les autres contre moi,

et, tout en paraissant vouloir la cacher, il faisait ressortir la moindre faute avec tant d'astuce, que l'on me regarda bientôt comme incapable. Le patron perdit peu à peu la considération qu'il avait pour moi, et mes collègues en firent autant que lui. Enfin je fus obligé de sortir, pour conserver toute ma dignité d'homme probe; car il agissait si adroitement, que je n'aurais paru qu'un perfide calomniateur si j'eusse voulu démasquer ce méchant hypocrite.

Trois mois après mon départ, l'étude lui fut cédée. Il était faux, égoïste; j'avais voulu être franc, désintéressé. Le vil adulateur s'assurait un avenir brillant par un mariage d'or, et moi, homme consciencieux, j'allais dépenser chez le compatriote Antoine L., le peu d'argent que j'avais gagné, pour être témoin encore de la déchéance du bon.

M. Antoine L. avait pris une pension bourgeoise, une espèce de table d'hôte, et avait employé tout son avoir tant pour l'achat que pour les réparations de son res-

taurant. Cet établissement avait perdu une nombreuse clientelle par la faute de l'ancien propriétaire ; il fallait faire quelques sacrifices pour remonter la maison. Antoine se marie et sa femme lui apporte une assez forte somme d'argent. Mais il compte sur une réussite complète ; car Mme Antoine L. sera bien vivement secondée par son intime amie dont elle ne peut se séparer, et qui vient, par reconnaissance pour les bienfaits de sa femme, partager les soucis et les inquiétudes de ces jeunes mariés au service desquels elle utilisera tout son zèle et tout son dévouement. Cette fille devait beaucoup à Mme Antoine : celle-ci lui avait abandonné une partie de sa fortune, bien décidée qu'elle était à ne jamais se marier. Elles assistaient ensemble à toutes les cérémonies de l'église ; jamais un jour ne se passait sans qu'elles allassent à la messe.

Après le mariage, cette vieille fille, autant par légèreté que par envie, s'entretint si désavantageusement sur le compte de son

amie, que les fournisseurs devinrent plus exigeants à mesure que la maison perdait de ses pensionnaires. La vieille dévote se décide enfin à se séparer de sa jeune amie, après l'avoir si bien servie, que trois mois plus tard, Antoine et sa femme étaient ruinés, tandis que la fille vivait tranquillement de ses petites rentes et continuait de jouir de la considération d'un grand nombre de personnes distinguées, parce qu'on la remarquait toujours assistant régulièrement à tous les offices; elle mêlait son souffle hypocrite au parfum virginal des âmes pures.

Croyons donc à Dieu, aux sentiments des hommes, quand mon père a été lui-même victime de l'infernale machination de son meilleur ami qui a profité de notre embarras momentané pour exiger la rentrée de ses fonds. Celui-ci a fait vendre par expropriation forcée le bien de ma mère, parce qu'il le voulait pour sa famille. Le fourbe plaignait mon père, suppliait l'huissier de ne pas faire la saisie, et l'infâme coquin avait fait d'a-

vance la leçon à l'huissier : Ne cédez pas, lui avait-il dit, quand même je vous en prierai. Mon père est mort de chagrin, tandis que son bon ami jouit du bonheur de son gendre et de sa fille qui demeurent maintenant dans notre maison qu'il leur a fait acheter de ses bénéfices d'usure et de mauvaise foi.

Tous ces faits aussi simples que vrais, prouvent-ils quelque chose en faveur du juste? Non! l'homme loyal est spécialement condamné au malheur dans le monde : il est continuellement dupe.

Je résolus aussitôt de suivre une route toute différente, et, j'eus bientôt lieu de m'en applaudir. Je me recommande à M. J..., ancien officier français, général en Piémont, je ne néglige point l'intrigue; tu vois bien que cela m'a réussi! et tu n'approuverais certainement pas tous les moyens que j'ai employés pour arriver à mon but. Si j'eusse échoué, on m'aurait appelé immoral; j'ai réussi, on a pour moi de la considération : ainsi va le monde.

Emmanuel, après avoir écouté, avec une impatiente attention, ce long dédale de réflexions et de faits en faveur de l'irréligion, de l'intrigue et contre la bonne foi, les préjugés, raconte en peu de mots la cause de son arrivée à Turin, et il continue ainsi :

— Je ne suis qu'un honnête commis, et je sens là, dit-il en touchant son front, que ce n'est point ma vocation. Si, cependant, je me mariais avantageusement, je ne sais ce que je ferais ; mais toi, ajoute-t-il, avec un regard malignement scrutateur, et, dans l'espoir d'une revanche, comment se fait-il que tes amis ignorent ce que tu es devenu ?

— Quelques folies de jeunesse m'obligent à cacher le lieu de mon honorable retraite jusqu'à ce que j'aie pu les réparer, et cela ne tardera pas.

— Je comprends alors qu'il ne faudra point que j'écrive que tu es ici.

— Ce serait bien indifférent ; mais il vaut mieux n'en pas parler, c'est fort peu de

chose d'ailleurs : une affaire de femme, une pauvre jeune fille que j'ai laissée...

— En effet, dit Emmanuel, avec un profond soupir, c'est si peu de chose qu'une malheureuse qu'on déshonore et qu'on abandonne sans pitié. Où vas-tu puiser tes détestables maximes ? Ton cœur s'est donc fermé à tous les sentiments hnmains. La fatalité, me diras-tu, t'a donné une victime comme tu as eu toi-même un bourreau toutes les fois qu'une puissance quelconque contrariait tes desseins. Je suis peu avancé, je n'ai point encore de position; mais, plus heureux que toi, je pourrai supporter l'adversité avec patience. J'ai fait mes preuves, mon âme est vieille d'ennuis; mais elle est jeune d'espérance et de bonheur. Je joue maintenant avec la calamité; je me suis trempé aux choses contraires, écrasantes, sans éprouver le moindre découragement. Après les années de stérilité arriveront les années d'abondance : l'ordre de la Bible sera interverti pour moi. La Bible, livre sacré, mine iné-

puisable de douces consolations, tome premier de la méthode du bonheur, dont l'Imitation forme le deuxième volume. Toute la science de l'homme doit aboutir à le rendre fort. Deux puissances ennemies se disputent la conquête de notre volonté. De l'une découlent toutes les vertus; de l'autre, tous les vices : c'est la force ou la faiblesse. Sans l'une point de félicité réelle, l'autre ne donne que le découragement, le désespoir. Avec la première, Dieu, l'immortalité; avec la seconde, le néant, le suicide. Le suicide! puissance qui triomphe lorsque l'homme n'ose se mesurer avec l'adversité. Tout est fini, s'écrie-t-il, j'ai assez porté le fardeau de la vie; que celui qui me l'a donnée ait la force d'empêcher l'exécution de ma volonté! et le malheureux doute encore en blasphémant. Le doute, premier pas du faible dans le chemin glissant de l'impiété, dans l'abîme!

La foi, échelle divine qui conduit à l'immortalité et par laquelle on monte avec des

aîles pour voler, du sommet, sur les marches du trône éternel, afin d'entendre les harpes célestes des anges et de mêler sa voix à celles des bienheureux qui chantent la gloire du Tout-Puissant.

Les hommes sont ingrats parce qu'ils se lassent de faire le bien; c'est l'égoïsme qui se retranche derrière l'ingratitude. La patience nous manque; il nous faut une récompense immédiate pour un service que nous rendons; nous ne pouvons nous résigner à attendre courageusement la béatitude de l'autre vie; nous ne savons même pas apprécier les nombreuses compensations de la vie humaine; nous ne comptons pour rien les admirables merveilles de la nature. Athée! réveille-toi dans le mois de mai, avant le commencement d'un beau jour, et reste, si tu le peux, spectateur muet, auditeur insensible, au lever du soleil.

Aussitôt qu'un léger crépuscule commence à éclairer l'horizon, des myriades d'oiseaux rompent tout-à-coup le silence mystérieux

qui précède ordinairement quelque grand prodige. Leurs chants se confondent, vibrent dans l'air et se perdent dans l'espace comme les eaux d'un fleuve dans le grand Océan ; l'alouette s'élève vers le ciel pour jouir plutôt de ce phénomène ordinaire qu'elle ne se lasse point de saluer de ses accents d'instinctive admiration ; le bêlement des moutons, le mugissement des bœufs dans la prairie, et la chanson du berger, se confondent dans l'immensité avec le son de la cloche qui tinte l'Angelus ; la brise fraiche agite le feuillage, la branche soupire, et des gouttelettes tombent en réfléchissant les rayons décomposés de la lumière qui s'élance à l'horizon, en disque de feu.

La nuit a replié ses voiles sombres, et l'aurore a disparu avec sa couche molle et voluptueuse : la couleur de ses doigts s'est fondue dans la rose qui mêle son parfum à celui des fleurs du printemps. Les prés, comme de vastes écrins ouverts à la clarté de plusieurs milliers de flambeaux, resplendis-

sent d'étincelles d'or, à la vive lumière de l'astre brillant du jour. La rosée s'élève fraîche et pure, adoucit la brise molle et paresseuse, et verse dans les poumons de l'homme une surabondance de force et de santé.

Le scepticisme ronge-t-il encore ton âme? La nuit voile maintenant les mystères de la nature; mais il nous reste le ciel bleu et les étoiles : viens, donne-moi la main, entrons dans ce temple... Ecoute ce chœur de jeunes filles qui chantent des cantiques en l'honneur de Marie, comme les oiseaux, ce matin, saluaient le lever de l'aurore. Ce ne sont point des soupirs de jeunes vierges qui forment une harmonie sainte et mélodieuse; c'est leur âme qui s'échappe en cantiques sacrés, qui monte vers le ciel avec leur croyance et leur foi pour laisser dans leurs cœurs la joie et la félicité. Vois leurs yeux; ils brillent tous de la même clarté; leurs lèvres sont roses et finement découpées par la volupté de leurs ferventes prières : elles pui-

sent leur innocence, leur candeur, dans l'image de la Vierge qu'inondent des torrents de lumière. — On fait du silence, — qu'en penses-tu? — On se prosterne.—Entends-tu la voix solennelle du prêtre, et le murmure confus de ces cœurs innocents qui tremblent de bonheur?—Courbe donc la tête. — Eh bien! sens-tu quelque chose dans ta poitrine d'homme! —Sortons vite... Regarde ce ciel étoilé, cette lueur d'argent. Quel silence! tout dort maintenant... Ton ame s'éveille-t-elle?

—On ne peut se dissimuler qu'il y a quelque chose dans tout cela, répond Wagner légèrement interdit par le ton d'inspiration avec lequel son ami lui avait parlé; j'envie bien souvent le bonheur de celui qui croit, qui espère dans ce vague indéfinissable; mais j'ai toujours eu le malheur de reconnaître de faux dévots, et toutes les fois que j'ai voulu rendre service, je n'ai eu affaire qu'à des ingrats. Je me suis mis alors à la hauteur du siècle, en laissant les bonnes âmes jouir tran-

quillement de leurs bienheureuses illusions. J'ai abandonné ces idées superstitieuses, par lesquelles je me mettais à la discrétion de tout individu qui affectait des principes religieux, quand j'ai vu le ministère le plus sacré devenir un calcul décimal, un métier, et des flammes vengeresses ne pas dévorer l'adultère, le parjure qui n'a point tremblé devant la conséquence d'un serment qu'il ne pouvait tenir : démon incarné qui devait être homme du ciel.

J'ai douté parce que j'ai vu plus de mal que de bien, parce que les beaux sentiments vivotent, tandis que l'égoïsme, les esprits étroits s'enrichissent et prospèrent; parce que, dans l'ordre naturel des choses, l'adversité semble écraser la vertu désintéressée.

— Doit-on se lasser de faire le bien, reprend Emmanuel, parce qu'on a affaire le plus souvent aux ingrats? Toute bonne action a sa récompense; mais il ne faut point l'attendre des hommes; c'est la conscience

seule qui doit en éprouver de la joie, sinon c'est un marché, c'est de l'égoïsme.

Est-ce parce qu'il existe malheureusement beaucoup trop d'hypocrites, qu'il faut penser qu'il n'y a pas d'hommes justes et vraiment dévoués à la sainteté de leurs devoirs? Quelques taches dans la lune la rendent-elles moins brillante? réfléchit-elle moins, pour cela, les rayons du soleil? son disque argenté n'exerce-t-il pas toujours son influence sur toute la nature. Les phénomènes n'ont-ils pas constamment leur effet dans la longue succession des siècles? et pourquoi l'homme deviendrait-il insensible parce que les ministres dévoués aux autels ne rayonnent pas également le feu divin, parce que Dieu n'est pas dans l'âme à tous!

Un tableau a-t-il une moindre valeur quand une chenille y a traîné sa bave dégoûtante; et la surface d'une belle glace en est-elle moins brillante et moins polie quand on essuie les excréments de quelques mouches profanes? Rien ne pourra détruire la subli-

mité d'une religion qui fait un si grand nombre d'heureux et qui laisse tant de force et tant de joie dans l'âme du fidèle. — Jamais je ne me lasserai d'agir selon ma conscience qui m'ordonne de faire le bien, de fuir le mal , et de marcher franchement à mon but sans crainte et sans découragement.

Leur conversation dura long-temps encore. Emmanuel parla de Cécilia, sa cousine, jeune et jolie; il avoua franchement à son ami, qu'il serait tranquille sur son avenir si ses espérances se réalisaient; il lui fit part des ses inquiétudes au sujet de Mademoiselle Moray , qu'il n'avait point oubliée et qu'il laisserait à regret. Il ouvrit enfin maladroitement son cœur à un homme dont il aurait dû se défier.

Wagner s'intéresse vivement à sa position, et prend un grand nombre de renseignements sur Mademoiselle Cécilia Bruzielli.

Wagner connaissait cette demoiselle , il avait eu l'occasion de la voir en soirée; il lui était facile maintenant de parler à Cécilia

sous prétexte de visiter son compatriote qu'il ne reconnaît plus que comme un instrument dont-il se servira. Combinaison infâme, mais naturelle à l'homme immoral, adroit, qui a vu le monde et l'exploite à son profit. Ses sentiments sont dans un sourire gracieux, dans des paroles mielleuses et de circonstance, le plus souvent spirituelles et toujours de bon goût parce qu'elles sont acquises dans la bonne société.

Wagner est de ces jeunes gens qui savent prendre les hommes par leur faible, et qui surprennent leur confiance en les intéressant. Il a même parfois des sentiments que son égoïsme fait taire à propos, et qui lui servent alors comme un appât. Il a parlé d'abord à Emmanuel avec franchise ; mais il a pensé autrement quand celui-ci s'est mis à exposer sa situation, qu'il a été jusqu'à lui avouer qu'il répugnera cependant à sa conscience d'abandonner une bonne demoiselle qu'il aime et qu'il ne peut oublier.

Quoique Emmanuel connût parfaitement

Wagner et qu'il s'en défiât, ce secret lui était échappé malgré lui ; il s'en était repenti aussitôt ; mais c'était dit, et il ne put que lui recommander sérieusement de ne jamais en parler. En effet, quoique cela fût de peu d'importance dans le fond, il y en avait assez pour détruire non seulement tout espoir de mariage, mais encore toute réalisation d'avenir dans la maison de son oncle.

Wagner était homme à concevoir la portée d'un tel aveu, et tout en promettant de n'en jamais parler, il affecta de paraître ennuyé d'avoir été son confident.

On aime à dire ce qu'on fait, ce qu'on veut faire, et quoiqu'on ait malheureusement trop d'occasions de se repentir de sa confiance, on retombe toujours dans la même faute. L'homme est si faible, tout en se disant fort, qu'il est obligé de puiser dans un autre de la force et de l'espoir. Il est si doux d'ailleurs, de croire à l'amitié ; il est si pénible d'avoir de la défiance, qu'on se hasarde continuellement pour obtenir de la sympathie,

des encouragements. Une bonne âme est rarement prudente pour ses propres intérêts ; ou plutôt l'on juge trop souvent des autres d'après soi-même ; de là, les duperies continuelles pour les bons qui sont trop fréquemment simples dans leurs relations. Il faut savoir faire le bien avec perspicacité, ne point servir bénévolement ceux qui abusent de la confiance d'autrui : c'est tenter le faible, soutenir le méchant et manquer à la charité. On ne prévient point le mal, et l'on ne fait pas tout le bien qu'on pourrait faire si l'on agit aveuglément : l'exemple admirable du bon Saint-Martin ne doit pas toujours être suivi.

UN MARIAGE.

« O vraie et lamentable image de la vie,
« La joie entre par où la douleur est sortie !
« Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir !
« A ce qui naît le jour Dieu fait place le soir ;
« La coupe de la vie a toujours même dose,
« Mais une main la prend quand l'autre la dépose ;
« Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
« Les coupes de bonheur qui semblent déborder,
« Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
« Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine ?

De Lamartine (*Jocelyn*).

XI.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la première rencontre de Wagner et d'Emmanuel; mais il se sont vus fréquemment depuis cette époque : ils ont pu causer sous cette voûte parsemée d'étoiles, et noyer leurs pensées de jeunes hommes dans les vapeurs de ces nuits de poète où tout semble disposé pour faire aboutir en l'homme ce qu'il a de divin. Ah! vous n'avez point connu les douces et véritables joies, si vous ne vous êtes

jamais entretenu avec un ami dans une soirée d'automne, sur les bords d'une rivière, au milieu du silence de la nuit sous un ciel parsemé d'étoiles immobiles, en présence de la lune qui semble vous suivre. Quel charme mélancolique dans ce repos du jour ! Quelle poésie dans le cours de cette eau qui miroite le firmament , s'arrondit au loin comme un long cimeterre. L'œil s'enflamme dans la contemplation , et l'âme se reflète dans chacun de ces astres qui gravitent dans l'espace ! Jamais on n'a fini de raconter les phases de sa vie ! les étoiles sont-elles plus nombreuses que les rêves d'une existence de vingt ans ? les heures passent rapidement comme le son dans l'air, et la conversation est aussi intéressante que la nuit qui l'inspire est belle et silencieuse.

Il est vrai que pour goûter le charme de cette extase, il faut être unis de cœur, sans arrière pensée, sans défiance. Cette sympathie subsista d'abord entre les deux amis que nous connaissons ; mais chacun dût

bientôt reprendre son rôle après les premières effusions.

En effet, l'intimité entre Emmanuel et Wagner ne fut pas de longue durée. Dès que celui-ci découvrit l'occasion de conquérir une position aux dépens de son ami, il ne fit plus qu'affecter des sentiments qu'il n'avait pas. Le bon Emmanuel perdit un brillant avenir qui ne profita pas davantage au perfide qui s'en empara en abusant des confidences de l'amitié. Mais n'anticipons point sur les événements; il nous suffira, pour expliquer l'ignominie de la conduite de Wagner, de pénétrer actuellement dans l'intérieur de la maison de M. Bruzielli.

A en juger par les lumières qui vont d'un appartement à un autre, quelque grand événement se prépare chez ce riche industriel. Tous les ouvriers de la manufacture que dirige M. Bruzielli ont passé la journée à disposer des guirlandes de fleurs dans les allées du parc; des verres de couleur éclairent l'entrée des sombres et mystérieux bos-

quets; la galerie vitrée qui sert d'antichambre à la salle de danse, scintille à la clarté des bougies placées dans de magnifiques candélabres d'or ; et l'escalier qui conduit du salon à la chambre nuptiale, est couvert d'un riche tapis jonché de feuilles de roses.

Plusieurs femmes se hâtent d'achever la toilette de la jeune mariée, de Mademoiselle Bruzielli, la cousine d'Emmanuel. Le père de Cécilia n'a cédé qu'aux sollicitations de sa femme, pour consentir à ce mariage, ou plutôt pour ne pas protester contre cette union qui déjoue tous ses projets; aussi c'est quand on pense qu'il ne peut plus s'y opposer, qu'on doit aller lui demander son avis et ses conseils. Cet excellent père ne sera point fâché de s'entretenir une dernière fois avec son enfant, et d'entendre de nouveau le *oui* positif de sa fille unique et bien aimée.

Monsieur Bruzielli est un homme simple, positif, qui doit son immense fortune à son activité infatigable, plus qu'à son génie industrieux. Il regrette de voir passer en

des mains étrangères cette manufacture qu'il a fondée, tous ces ouvriers qui ont vieilli avec lui, et dont il élève les enfants. Il était fier de l'extension qu'avait prise son commerce; il était heureux d'adoucir les peines des autres: Sa femme et sa fille portaient des secours et des consolations à l'ouvrier malade, et les pauvres de la ville recevaient, chaque semaine, d'abondantes aumônes.

Mme Bruzielli est au contraire fort satisfaite que sa fille épouse un homme qui n'ait point de goût pour le commerce. Il lui tarde de sortir de là, de ne plus voir sa fille boutiquière, et de jouir un peu de cette vie du grand monde. Elle a apporté quelques mille francs à son mari, ancien officier français, qui a acquis des revenus considérables à la communauté. Elle a conservé pour l'habit militaire une tendre prédilection, et c'est pour donner à Cécilia le bonheur dont elle a joui toute sa vie, qu'elle a fait choix d'un officier pour le mari de sa fille. Cet officier est français, il est ami d'Emmanuel, il est

bien connu, fort estimé, il a de bonnes protections : voilà, certes, de quoi engouer une mère faible et orgueilleuse. Aussi le mariage est-il arrêté, malgré les observations judicieuses de M. Bruzielli. Madame n'a rien voulu entendre, et la jeune fille a cédé sans difficulté. Vous avez sans doute reconnu Wagner dans le fiancé.

Le jour de l'hymen étant arrivé, Cécilia tient à avoir le consentement formel de M. Bruzielli ; elle est en cela d'accord avec sa mère, qui l'engage à cette déférence, pour la tranquillité de leurs consciences.

Cécilia veut recevoir le baiser paternel avant de signer le contrat que doit sanctionner la bénédiction du prêtre ; elle vient, avec timidité, écouter les sages et prudents avis de son père. Celui-ci espérant encore pour Emmanuel, veut connaître au juste l'opinion de sa fille dans ce moment solennel ; il lui adresse ainsi quelques paroles :

— « Ma chère enfant, tu vas bientôt appar-
« tenir à un homme plus qu'à nous-mêmes ;

« as-tu réfléchi sérieusement à la conséquence « de ton action? As-tu bien sondé, avec ta ti- « mide pénétration d'esprit, les replis d'un « cœur d'homme qui a une grande expé- « rience du monde. Vous avez préféré, ta « mère et toi, M. Wagner qui a, il est vrai, « des relations distinguées, de l'avenir; mais « vous avez abandonné l'honnête Emmanuel « qui aurait pu faire un excellent industriel. « Je lui avais fait espérer, comme je le « croyais, qu'il serait mon gendre, et vous « l'avez trompé, ainsi que moi-même : vous « n'avez pu sympathiser avec lui; vous avez « paru oublier qu'il est le fils de ma sœur que « j'aime autant que vous! »

— Ah! mon père, répond Cécilia, n'ai-je pas eu toujours la plus tendre sympathie pour lui? Ne l'appelais-je pas mon mari? mais quand j'eus connu M. Wagner, je vis bien que je n'aimais Emmanuel que comme un cousin, un frère.

— Dis plutôt, mon enfant, qu'il lui manque un titre ou une position un peu bril-

lante. Il ne vous suffit pas d'être plus riches que tel dignitaire; il vous tarde de sortir de cette ornière de négoces qui vous fait donner dans la société le titre de marchandes qui vous humilie, vous, ames simples, et qui m'enorgueillit, moi, qui sais apprécier le monde pour ce qu'il vaut. Avec mon commerce, je soulage toutes les misères. Ne suis-je pas plus utile à l'humanité que bien des gens qui ne font que fort peu de chose pour eux-mêmes, parce que leurs revenus ne peuvent suffire à les mettre à la hauteur du rang qu'ils veulent tenir ?

— Mais, dis-moi, reprend M. Bruzielli, d'un ton de mystérieuse révélation, n y a-t-il pas quelque chose d'équivoque dans la détermination spontanée de Wagner qui part le lendemain de son mariage pour aller en France ; et qui voulait te laisser si tu t'y fusses décidée. Qui lui a adressé cette lettre qu'il a ouverte en frissonnant ? N'as-tu pas remarqué quelque altération dans sa figure ?

—Ce n'est point étonnant, répond Cécilia,

avec une victorieuse satisfaction : c'était une lettre d'Emmanuel. M. Wagner s'attendait à des reproches, quoiqu'il n'eût fait la demande de ma main qu'après avoir reçu la réponse bien positive que je ne me marierais point avec mon cousin. Il eût préféré sacrifier le bonheur qu'il aura de vous appeler son père, plutôt que de nuire à son ami. M. Wagner ayant été extraordinairement délicat dans tous ses procédés, craignait néanmoins de recevoir quelques reproches de la part d'Emmanuel ; il se proposait même de ne pas se justifier, fort qu'il est de la droiture de ses sentiments. Mais cette lettre d'Emmanuel le prévenait que M. C***, son beau-frère, général en Belgique, venait de rentrer dans l'armée française avec son même grade, qu'il était en faveur auprès du ministre, et qu'il avait demandé des nouvelles de M. Wagner.

— Bon Emmanuel! s'écrie Bruzielli.

— Vous voyez donc, continue Cécilia, que ces messieurs font assaut de magnani-

mité : l'un par sa délicatesse, l'autre par sa générosité.

Vous n'ignorez pas combien l'on aime son pays. M. Wagner a vu la possibilité d'entrer dans l'armée française ; il sait que je déteste Turin, et je lui ai assuré que vous reverrez votre pays avec plaisir si vos enfants y sont bien : voilà la cause du départ de M. Wagner, motif qu'il n'a confié qu'à moi, et que vous auriez connu plus tôt si vous l'eussiez désiré.

— Je reconnais bien là mon neveu.... rendre le bien pour le mal.... Pauvre Emmanuel ! dit M. Bruzielli avec regret ; puis il ajouta : Ne te fait-il point de peine de t'en aller si vite.... demain ? Tu seras seule, ta mère ne peut t'accompagner ?

— Ce sera un bien court voyage, répond-elle en sanglottant.

Des larmes mouillent ses joues. Dans ce moment, Mme Bruzielli entre précipitamment, fait des reproches à son mari en voyant pleurer son enfant, et feignant d'ignorer la cause des pleurs de sa fille, elle lui dit :

— Bonne Cécilia, console toi, tu t'habitueras avec M. Wagner, c'est un excellent homme : il te rendra heureuse. D'ailleurs, nous irons bientôt te rejoindre, n'est-ce pas, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari; puis regardant à sa montre : — Neuf heures, — partons vite; — on nous attend. — Allons! mon enfant, du courage, dit-elle à sa fille, et vous, mon mari soyez donc raisonnable!

Ils sortent ensemble. Le négociant a pris son parti, et tout en allant à la noce de sa fille, il pense à son neveu. Il a fait tout ce qu'il a pu pour Emmanuel; mais cela ne peut aller jusqu'à contrarier les inclinations de son enfant, dont il respecte la volonté; il ne veut point avoir à se regarder plus tard comme la cause du malheur de Cécilia, si elle n'est pas bien avec son mari. Il a multiplié les observations sages et judicieuses d'un père bon et sensé; il a fait remarquer qu'il eût préféré un parent à un étranger pour son gendre : c'est tout ce qu'il avait à dire. Il abandonne

à la Providence le sort de l'objet de ses plus douces espérances, et va prier le ciel de lui accorder de longues années de bonheur, afin qu'il puisse jouir avec sa femme de la félicité de ses enfants.

M. Bruzielli ne pense point à se séparer de son neveu; il lui a écrit en même temps que sa fille, pour le prévenir qu'il augmentait ses appointements et qu'il l'intéressait dans sa maison. Cela ne pouvait guère adoucir la terrible nouvelle qu'Emmanuel recevait de Cécilia : « *qu'elle l'aimait beaucoup comme son* « *cousin; mais qu'elle ne se sentait aucune in-* « *clination pour l'appeler son mari; qu'elle était* « *fâchée de le lui avoir fait croire; enfin qu'elle* « *avait reconnu son erreur sans s'apercevoir* « *que son amitié pour lui eût le moins di-* « *minué.* »

Laissons cette noce, ces joies d'un jour, pour aller examiner de près les tribulations de la vie humaine, les déchirements du cœur d'un malheureux qu'on a trompé et que torturent subitement les tourments de l'enfer,

quand il croyait tenir les jouissances inconnues de la vie céleste ! Expliquons-nous comment Wagner a pu supplanter son ami, et ce que fit Emmanuel pour obtenir et perdre la main de sa cousine.

Quelques mois après son arrivée à Turin, Emmanuel était le bras droit de M. Bruzielli ; les ouvriers avaient de l'affection pour lui, et l'ouvrage allait parfaitement sous la direction du neveu qui s'était mis en fort peu de temps au courant de la surveillance de l'atelier. Il plut à Cécilia, et il venait d'écrire à ses parents pour demander leur consentement à son mariage qui était décidé, quand il apprit que son père était dangereusement malade, et que celui-ci désirait le voir une dernière fois. Il se hâte de faire ses préparatifs de départ ; Cécilia lui donne un anneau comme à son fiancé, et il va dans son pays avec la crainte de ne pas trouver son père vivant. Il fut heureusement détrompé et le retrouva en pleine convalescence. Il obtint, sans difficulté, son consentement à cette union qui

assurait le bonheur des deux familles. Mais un mariage ne peut se faire sans qu'il y ait quelques contrariétés, quelques entraves.

Comme rien ne peut se cacher dans une petite ville, on avait connu la cause des visites qu'Emmanuel avait faites fréquemment à mademoiselle Moray. Quand on sut qu'il devait se marier à Turin, on disait que la conduite des hommes est infâme, qu'une demoiselle était encore abandonnée par un jeune homme qu'on n'aurait jamais cru capable d'une telle lâcheté. Cette jeune personne était cette orpheline, plus vertueuse que belle, qu'Emmanuel avait revue à Paris et à laquelle il avait renouvelé son serment.

Mais la bonne fortune rend l'homme ingrat. Emmanuel eut bientôt oublié sa promesse, et il regarda comme une plaisanterie cet engagement qu'il prenait cependant au sérieux dans ses moments de revers. Il était bien coupable en cette circonstance; mais une parole ordinairement se donne et se reçoit si légèrement dans le monde, qu'il ne

pouvait croire que deux ans d'absence pussent ne pas annuler une promesse, faite en face du ciel, devant une jeune fille pieuse, qui n'avait place dans son cœur que pour Dieu et pour son ami.

Il n'en avait reçu aucun reproche; mais il redoutait que les bruits qui couraient ne parvinssent aux oreilles de sa cousine ; il en avait instruit Wagner en le priant de défendre ses intérêts. Nous avons vu comment celui-ci s'acquitta de sa commission.

Il y a de ces circonstances fâcheuses qui arrivent de telle sorte, qu'on les regarderait comme une punition du ciel si les accidents naturels de la vie n'en donnaient pas trop fréquemment des exemples qui frappent également le juste et l'injuste. Emmanuel, superstitieux de son naturel, et qui a bien médité sur la vaine science des hommes, trouve au moins, dans sa conscience, la punition méritée par son œuvre déloyale.

Quand il eut reçu la lettre de sa cousine

qui lui annonçait son mariage avec M. Wagner, il se repent et va auprès de mademoiselle Moray confesser sa faute et obtenir son pardon.

— C'est un ami, lui dit-il, qui me rappelle à mon devoir, et qui me rend un service fort intéressé, car il a su très adroitement prendre ma place. Cet homme, vous le connaissez, c'est mon cher ami Wagner.

— Monsieur Wagner, dit vivement mademoiselle Moray; soyez tranquille alors, vous pourrez faire ce mariage fortuné. Elle ajoute avec un soupir étouffé : « Monsieur votre ami a déjà une femme qu'il a rendue bien malheureuse, dont il a perdu toute la dot au jeu, et qu'il a abandonnée quand il n'en pouvait plus rien recevoir. Depuis quelques jours seulement, sa femme connaît le lieu de sa retraite, et elle va le rejoindre sans prévenir ses parents, sans le dire à lui-même: elle l'aime toujours, quoiqu'il lui en ait bien fait endurer. Mais elle sait qu'il a renoncé à sa funeste passion du jeu, qu'il a obtenu une

position honorable ; elle va près de lui sans avertir ses parents qui s'y opposeraient. Elle porte avec elle quelques mille francs dont elle vient d'hériter et qu'il dissipera peut-être encore.

— Quelle est sa femme ? Est-ce une personne que je connaisse ?

— Oui, monsieur, reprend Apolline Moray avec un sourire malin, c'est mademoiselle Félicie de Nerval, qui demeurait à Paris rue Monsieur le Prince, et dont j'ai fait la connaissance depuis qu'elle est venue habiter notre ville. Elle m'a parlé de vous, elle vous connaît. Ne lui avez-vous jamais adressé la parole ?

— Jamais, répond Emmanuel avec dépit; je la voyais de ma chambre : c'est, je crois, la première personne que j'aie remarquée quand j'arrivai à Paris, ajoute-t-il avec une indifférence qui ne cache point sa confusion.

—Mademoiselle Moray ne veut point augmenter l'embarras de son ami; elle feint d'ignorer ce qu'elle sait très bien, et lui dit, en

changeant le sujet de la conversation : — Ne vous a-t-il jamais parlé de sa femme ?

— Il m'a avoué seulement qu'il avait eu des amourettes , une inclination qui l'avait mis dans une fausse position ; j'avais cru comprendre....... Voilà l'explication de cette aventure galante qu'il ne voulait pas me raconter.... mais sa femme n'arrivera-t-elle pas trop tard ? osera-t-elle se déclarer ? aura-t-elle la force de stigmatiser le front du père de son enfant?.... Il faut que je le prévienne bien vite, il est de mon devoir de le sauver, s'il se peut ; c'est un homme perdu si ma lettre arrive trop tard. Telles sont les phrases entrecoupées qu'Emmanuel se dit à lui-même.

Nous avons vu que Wagner reçut la lettre assez tôt, et que l'ayant ouverte en présence de M. et de Mlle Bruzielli, on avait remarqué une légère altération sur sa figure. Il se voyait tout à coup déçu d'un avenir brillant, et voué à l'infamie, s'il était poursuivi par les parents de sa première femme ; d'un autre côté , il

ne pouvait reculer sans éveiller les soupçons: les choses étaient trop avancées pour qu'il se retirât sans encourir la disgrâce de son protecteur, sans être flétri encore du nom de chevalier d'industrie, et par conséquent sans se voir infailliblement perdu.

Ne découvrant aucun moyen pour se mettre à l'abri de la calamité double qui le poursuit, il brave l'ignominie et devient criminel *par fatalité*, comme il le dit sans doute.

Il espérait pouvoir partir seul et arranger ses affaires; mais Cécilia veut l'accompagner. Il ferme alors les yeux, résolu à tout risquer pour le salut apparent de sa fortune et de son honneur. Un second crime ne coûte rien à celui qui a pu en commettre un premier. Le voilà dans la fange du scélératisme, dans le chemin glissant du bagne ou de l'échafaud, où l'on sent, en tombant, le poids du fer ou le froid du couteau.

L'ami de Wagner avait pris soudainement congé de ces dames pour le prévenir du danger qui le menaçait. Il revient bientôt avec

deux lettres dont il fait connaître le contenu à son Apolline. La première, à l'adresse de l'officier sarde, était ainsi conçue :

« Quand vous recevrez ma lettre, Mme Wa-« gner se mettra en route pour Turin. Je « viens de l'apprendre en ayant la faiblesse « de prononcer votre nom.

« Les parents de votre femme ignorent « que vous pensiez à vous remarier ; ils l'ap-« prendront tôt ou tard ; ils sont fort irrités « contre vous et n'hésiteront pas à vous pour-« suivre. Vous serez déshonoré ! Causerez-« vous de sang-froid le désespoir de deux fa-« milles ? Je ne suis point un lâche ; je n'en « préviens point mon oncle... Je le sacrifie « peut-être, si l'ame vous manque ; mais je « suis obligé d'espérer encore dans notre « vieille amitié et de croire que votre cœur « ne s'est pas fermé à tout sentiment hu-« main. »

— Vous faites mal de ne point démasquer cet homme, votre charité peut être funeste, dit mademoiselle Moray avec toute

l'amertume d'une personne fortement indignée.

— Je connais Wagner, c'est un malheureux jeune homme à qui rien n'a réussi, parce que rien n'a pu satisfaire complètement son ambition, et c'est en brusquant les événements qu'il se les rend contraires. Lancé de bonne heure dans la tourbe du monde, il est devenu immoral, parce qu'il a eu le plus souvent affaire aux ingrats, et qu'il n'a point eu la force de faire le bien dès qu'il eût oublié les bons principes dans lesquels il a été élevé. Ayant de vastes désirs, d'insatiables projets d'ambition, et voyant d'autres hommes réussir mieux que lui avec les mêmes idées, lia cru à la fatalité, parce qu'il n'avait ni persévérance ni volonté. Il a douté de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame quand il a vu l'homme égoïste, immoral réussir, et l'homme généreux et probe vivre et mourir misérablement. Il ne s'est pas rendu compte de la satisfaction intérieure, du repos de la conscience d'un

homme vraiment moral et a jugé du bonheur d'après les apparences : il n'a point voulu sonder dans les replis du cœur. D'ailleurs, l'indulgence des mortels peut-elle assurer à tous le même bonheur dans l'autre vie? Qui peut connaître la volonté immuable de la puissance infinie ?

Nous avons de temps en temps quelques éclairs divins qui illuminent notre ame. Les pressentiments ne manquent jamais tant qu'il reste seulement un préjugé de vertu.

Wagner peut se retirer de ce mauvais pas ; c'est un homme adroit, les moyens ne lui manqueront pas ; tandis que si j'en prévenais mon oncle, il ne lui resterait aucune ressource ; je paraîtrais exercer une vengeance : je ferais une lâcheté.

—Mlle Moray lut la seconde lettre, dans laquelle il refuse, avec reconnaissance, les offres avantageuses de son oncle, et où, en même temps, il répond avec dignité à l'injure petite et dédaigneuse que lui a faite sa cou-

sine en lui disant qu'elle ne pouvait l'aimer comme mari.

— Vous voyez, dit Emmanuel, que si j'ai eu le tort de vous oublier en faveur de Cécilia, je répare à moitié cette aberration en abandonnant une proie que je pourrais saisir; j'y renonce avec satisfaction, pour l'amour de vous, et parce que j'ai trop d'ame pour retourner chez mon oncle.

Emmanuel va de nouveau à Paris, sous les auspices de plusieurs hommes honorables qui s'occupent de lui avec activité, et lui procurent une place avantageuse dont il se rendra digne par son aptitude et ses excellentes dispositions.

Tôt ou tard, les circonstances servent ceux qui savent se mettre à la hauteur de tout événement! Pour que rien ne nous manque, commençons donc par ne pas nous manquer à nous-mêmes.

Quelques lignes suffiront pour expliquer par quels moyens Wagner a pu si promptement se mettre à la place de son ami?

Dans toutes ses visites, Wagner ne cessait pas de donner des preuves d'amitié à Emmanuel, et il mettait tant de bienveillance, tant d'abandon dans ses relations, qu'il était impossible de se douter qu'il eût la moindre intention de plaire à Mlle Bruzielli. Il voyait souvent Cécilia et il aimait à s'entretenir avec elle; la mère favorisait ces entrevues auxquelles elle était présente, et elle paraissait souvent mortifiée de ne voir chez l'ami de la maison qu'une galanterie froide et mesurée. Dans sa perspicacité de femme, elle avait cru reconnaître le sentiment qu'elle voulait; mais elle craignait que ce jeune homme déclarât trop tard ses intentions ou qu'il ne les communiquât pas du tout.

Cécilia ne considérait Wagner que comme l'ami de son cousin, de son futur mari, depuis que son père lui avait témoigné la satisfaction qu'il éprouverait de la voir marier avec Emmanuel. Nous avons déjà vu que Mme Bruzielli n'était point du même avis;

mais elle ne voulait pas contrarier ouvertemant la volonté de sa fille.

Quand le cousin fut parti, on s'habitua à l'officier ; on se plaignait que ses visites fussent trop rares, trop courtes. Il les fit plus fréquentes, plus longues ; et, dans la négligence de la conversation, par une indiscrétion volontaire, Wagner laisse échapper le nom d'Apolline. — On veut en savoir davantage ; — il s'y refuse obstinément. — Enfin on fait des conjectures si défavorables, les suppositions vont si loin, qu'il se trouve dans l'obligation de tout avouer, mais en prenant la défense de son ami avec tant de chaleur, qu'il augmente la culpabilité de celui dont il feint de soutenir les intérêts. Il semble vouloir user de générosité, quand il n'est qu'un lâche insigne.

Cécilia, capricieuse et fière comme la fille d'une mère aveugle et d'un père faible, ne veut plus entendre parler de son cousin. Elle ne voit en lui qu'un perfide dont elle veut se venger. On remarque la bonne tournure, les

belles manières de M. Wagner ; on fait ressortir ses espérances d'avenir ; on s'est prononcé définitivement contre le cousin sans en dire le motif à M. Bruzielli , qui aurait prévenu Emmanuel et en aurait produit peut-être une justification que madame ne voulait pas.

Il répugne à la délicatesse de Wagner, de cet homme loyal , de supplanter ainsi son meilleur ami : cela cause son désespoir. Le fourbe semblait avoir de la conscience. Il soutint son rôle avec succès, puisque le mariage s'accomplit.

Mais déjà quelques-uns de ses collègues commençaient à douter de sa bonne foi, et le général lui-même hésitait à le considérer comme un homme vraiment moral.

Il y avait quelques bruits de mauvais augure, et tout de même le dépit avait conclu l'hymen. Un point noir paraissait à l'horizon et ne voilait point le ciel bleu. On n'entendait même pas le murmure éloigné du ton-

nerre. Le silence précédait l'orage, et les rayons du soleil jetaient une clarté pâlissante.

LE TORRENT.

« Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord,
« Il faut qu'on laisse entrer ! et tantôt c'est la mort,
« Tantôt l'exil qui vient, la bouche haletante ;
« L'une avec le tombeau, l'autre avec une tente,
« La mort au pied pesant, l'exil au pas léger,
« Spectre toujours vêtu d'un habit étranger. »

VICTOR HUGO (*Chants du Crépuscule.*)

XII.

Le magnifique profil des Alpes se dessinait à l'horizon; une vapeur bleuâtre voilait les masses grises du piédestal de ces gigantesques pyramides de glace; les forêts de pins et de mélèzes couverts de flocons de neige ressemblaient, dans le lointain, à de vastes draps mortuaires semés de grosses larmes d'argent. Sur un côteau plus rapproché, les

branches pendantes des sombres et noirs sapins se rougissaient des dernières brumes pourprées qui s'évaporaient dans le ciel où brillaient déjà quelques étoiles. Alors reviennent dans l'hôtellerie d'un hameau situé au pied des Alpes plusieurs voyageurs avec quelques dames, qui se mettent à raconter l'accident arrivé à une personne de leur compagnie qui avait couru de grands dangers par l'imprudence de son conducteur ; une dame charmante, disent-ils, qui s'était décidée, avec peine, à quitter la route pour aller dans leur société, visiter une grotte admirable et le puits du Chasseur, où un malheureux était tombé en poursuivant un chamois, et avait failli y mourir de faim. Mme Wagner, tel était le nom de la voyageuse, étant tombée de son mulet, avait reçu une contusion si forte qu'elle n'avait pu continuer sa route. Elle s'était arrêtée dans un chalet où un des voyageurs, qui était médecin, l'avait saignée, et avait assuré que ce ne serait rien, qu'elle pourrait venir les retrouver le lendemain, qu'il ne fallait

qu'un peu de repos. On se plaignait de ces guides qui se faisaient payer horriblement cher, ainsi que leurs montures, sans qu'ils se donnassent, pour cela, plus d'inquiétude sur le sort des personnes qui se mettaient à leur discrétion. La conversation roulait sur la maladresse de ces hommes qui ne prévenaient point des défauts de leurs bêtes ; on plaignait la victime, on criait contre cette mauvaise mule qui était partie rapidement et s'était arrêtée tout à coup en glissant sur le bord d'un ravin.

— C'est bien dommage, disait un monsieur de la société, cette dame sera encore retardée dans ce voyage qu'elle trouve si long et si ennuyeux.

—Ah! bon Dieu! répond une dame; pourquoi se priver du plaisir d'admirer des merveilles? A quoi bon mettre tant d'empressement à aller voir un homme infidèle, peut-être!

— Cela pourrait bien être, réplique un troisième interlocuteur.... Les militaires!....

Dans ce moment, un individu que cette conversation paraissait fatiguer, sort de la salle et se retire avec sa jeune dame.

— Avez-vous remarqué l'air embarrassé de cet homme quand nous sommes entrés, dit à voix basse et d'un air mystérieux une personne qui n'avait pas encore parlé? Avez-vous vu avec quelle précipitation il a suivi la domestique qui le conduit à sa chambre? combien il s'impatientait de ne point voir arriver la lumière! Avez-vous pu distinguer l'air de curiosité inquiète qui paraissait sur la figure nonchalamment riante de cette dame ou demoiselle qui l'accompagne? Si c'était le mari de la victime que nous plaignons, et le fiancé seulement de cette brune italienne....

— Oh... oh.... oh!... — Un éclat de rire bruyant mit fin aux conjectures légèrement scandaleuses du facétieux amateur, et l'on alla se mettre à table dans une salle voisine où le dîner était servi.

C'était effectivement madame Wagner qui

avait fait la chute et qui allait rejoindre son mari à Turin ; elle souffrait plus de l'impatience que du mal même ; il lui tardait trop de revoir son époux ; elle voulait le surprendre. C'est pour cela qu'elle ne lui avait point annoncé son arrivée ; elle se réjouissait de lui pardonner ses anciennes fautes ; elle le voyait plein d'amour la presser tendrement dans ses bras, sur ce cœur qu'elle aimait tant à sentir battre contre son sein de femme. Cruelle imagination qui donne à la ciguë la couleur de la rose : dans quelques heures elle allait connaître l'affreuse vérité ! Une nuit encore de doux songes, d'amoureuses étreintes, puis le jour avec la hideuse vérité.

Fortement agitée par quelques accès de fièvre, elle s'était endormie difficilement : elle avait senti fort tard les moelleuses douceurs d'un repos paisible. Quand elle se réveille, un rayon de soleil jetait une grande ligne blanche dans sa chambre, en passant clandestinement à travers une fente laissée entre le mur et le volet mal fermé. A l'instant

même on frappe à sa porte ; on l'ouvre aussitôt, et elle faillit se trouver mal en voyant paraître son mari, la figure agitée, les traits bouleversés.

— Vous devez être satisfaite, madame, s'écrie-t-il en entrant ; on sait tout, vous pouvez arrêter là votre voyage et retourner sur vos pas ; il n'y a plus de mal à faire, et votre présence à Turin est au moins inutile, vous êtes vengée. Cécilia a voulu m'accompagner ici, vous la verrez bientôt.

— Comment, que dis-tu? lui répond sa femme tout étonnée, explique-moi ?....

— Quoi ! répond Wagner, ne suis-je pas perdu sans ressource? me reste-t-il d'autre moyen de me soustraire à l'infamie que de me précipiter dans le fond de ces noirs abîmes ! Puisse votre rage être assouvie par les lambeaux de mon corps qui aura été déchiré en bondissant de rocher en rocher dans ces profondeurs sans bornes ! puisse votre front être marqué éternellement de mon sang noir qui teindra les pics aigus de la montagne !

— Mais je ne veux point causer ta mort, mon ami ! j'ai tout oublié : j'ai quitté mes parents sans leur dire que je venais vers toi ; c'est que je t'aime, Wagner, de toute la force de mon ame.... Et elle prend sa main pour lui donner un baiser.

Il la repousse violemment en lui disant :

— Il est trop tard, madame ; vous m'avez abandonné quand j'étais dans la détresse !.... un nouveau serment m'engage maintenant à une autre : je ne vous appartiens plus...... Il sort précipitamment en lui disant adieu.

Elle pousse un cri, elle veut le retenir.... Il avait disparu !... La malheureuse cède alors à son désespoir, elle arrache le bandeau qui enveloppait son bras, et le sang coule abondamment. Sa tête s'affaisse sur sa poitrine.

Quand elle sort de son évanouissement, elle voit autour d'elle de bonnes gens qui épiaient avec inquiétude ses moindres mouvements. Elle croit avoir rêvé ; mais en apercevant le sang répandu sur son lit, elle se rappelle l'effroyable vérité, et se hasarde à demander

si le monsieur qui est venu la visiter ne reviendra plus la voir, et s'il est parti.

On lui répond qu'il a promis d'être de retour dans quelques heures ; elle espère encore ; elle croit être dans l'erreur :

— *Mon imagination*, se dit-elle, *m'aura trompée.....*

Il n'a point d'autre femme.....

Il sait bien que j'ai une petite fille qui lui ressemble.

C'est que j'ai été tant bouleversée par le plaisir de le voir, je m'y attendais si peu !

Mais pourquoi, reprend-elle avec un ton d'amertume, *n'est-il pas resté près de moi ? je suis bien malade cependant. Ah! qu'il m'a fait de mal !....*

— Puis recueillant ses souvenirs, elle dit avec effroi :

— *Oh ! non, je n'irai point le vendre à la justice, je conserverai l'honneur au père de mon enfant. Mais je serai bien malheureuse, je serai seule, et une autre demeurera avec lui !*

— Et elle versait d'abondantes larmes. Sa

colère devenait tour à tour fureur ou pitié, vengeance ou générosité.

Laissons cette infortunée reprendre et rejeter projets sur projets, tourmenter son ame par la jalousie, l'envie et l'amour personnifiés en furie vengeresse ou en charitable résignation, et voyons comment Wagner a pu arriver seul dans le chalet, sans être accompagné de Cécilia.

Le mariage s'était célébré avec une grande magnificence, et les jeunes époux étaient partis le lendemain. Ils rencontrent, à leur premier relai, les malencontreux voyageurs qui parlent d'une dame Wagner, mariée avec un officier en garnison à Turin. Cécilia a tout entendu ; elle a remarqué, ainsi que les étrangers, quelque altération dans les traits de son mari ; elle n'en dit rien ; mais quand il parle d'aller, de bon matin, faire une incursion sur la montagne, elle offre de l'accompagner, et s'obstine même à pousser jusqu'au chalet pour voir cette dame qu'on dit si intéressante. Wagner s'y oppose, il la

flatte; mais les caresses ne font qu'augmenter la curiosité ou plutôt l'inquiétude de sa femme, et elle lui dit bien sérieusement qu'elle ne le quittera point, et qu'il ne sortira pas sans elle.

Wagner a remarqué toute l'étendue du danger; il se voit sérieusement compromis, et attend les événements pour adopter un parti quelconque. Le moment fatal approche, tout va être découvert, et il regarde de sang froid la conclusion terrible du drame improvisé par son insatiable et criminelle ambition. Il ne reculera devant aucune conséquence ! Quand il a mesuré de l'œil toute la profondeur du gouffre où il s'est précipité, il joue sur le bord d'un autre abîme : d'infernales pensées contractent ses muscles ; il pousse des rires convulsifs qui tranquillisent Cécilia et lui ôtent ses craintes sans la rendre moins curieuse, et le projet du lendemain n'est plus qu'une partie intéressante de plaisir.

Wagner et sa femme étaient en route que le soleil se montrait à peine à l'horizon ; des

nuées blanchâtres cachaient, en fuyant, les flancs noirs de la montagne crevassée; les pétales des fleurs secouaient leurs perles prismatiques, et les pics réfléchissaient les rayons du soleil comme autant de miroirs ardents.

Les deux époux exprimaient chacun leur admiration par des paroles d'accord avec leurs dispositions d'esprit et leurs inspirations.

Cécilia.

Ces forêts de sapins ressemblent à de vastes temples consacrés à l'amour; les allées sombres et mystérieuses forment de longs et profonds détours qui dérobent les amants aux regards des hommes, comme la voûte épaisse des branches qui se croisent au dessus de leurs têtes, retient leurs soupirs, et ils respirent dans leur atmosphère de flamme et de volupté.

WAGNER.

Dis plutôt que les Druides offrent ici leurs sacrifices sanglants à Teutatès, qu'ils égorgent leurs prisonniers au pied du chêne consacré. Entends-tu les cris de ces malheureux qu'ils brûlent en l'honneur de leur divinité cruelle dont ils ne peuvent assouvir la vengeance? Vois-tu ce bel esclave tendre la gorge sur le couteau de cette jeune prêtresse aux yeux noirs, à la taille élancée, aux cheveux d'ébène qui flottent sur ses blanches épaules.

Regarde au bout de cette allée noire et silencieuse, ce repas de nos pères; aperçois-tu leurs coupes? Vois-tu le Franc qui boit la liqueur sacrée dans le crâne de son ennemi?

CÉCILIA.

Tout est plein d'une poésie sublime; ah! Wagner, sens-tu ton ame se dilater

dans cette atmosphère ? Les fils du lierre grimpent contre ce rocher, environnent de leurs tours infinis ce mélèze qui penche sa tête sur l'abîme et secoue la neige qui couvre ses bras autant de fois que la brise se lève par de brusques frissons. Toutes ces cîmes élevées se perdent dans les nues, et, sans être comme de longues aiguilles aimantées qui soutirent le fluide pour préserver de la mort, elles se fondent au soleil et fertilisent les plaines verdoyantes. Elles se cristallisent de nouveau pour recommencer le lendemain à couler en mille petits filets d'eau qui tombent en cascades, forment une fontaine de poussière et coulent en torrents au milieu de ces champs fleuris, dans ces verts pâturages où paissent de nombreux troupeaux dont les cloches retentissent au loin et se mêlent au chant harmonieux des bergers qui se reposent à l'ombre des noyers et des arbres de la plaine. La fraise de juin mûrit sur le versant de cette montagne boisée, tandis qu'au côté opposé la violette printannière lève sa tête

aromatique au dessus de la neige, exhale son parfum et vit sur le vaste linceuil qui couvre la colline. Ici, la neige, en fondant, creuse le rocher dont les flancs sont sillonnés par de profondes ravines, et dans le fond de la vallée où règne la végétation la plus verte, la plus vigoureuse, le ruisseau soupire et fait entendre ses mille cris harmonieux, ses modulations que répète l'écho de la montagne.

WAGNER.

Oui, les pins mugissent et font retentir un sourd murmure qui roule sous la tempête ; l'avalanche gronde comme le tonnerre; les grincements aigus des branches contractent les nerfs, et les feuilles frissonnent à l'approche des sombres nuages ; le ciel s'obscurcit et donne une teinte effroyable à ces rocs crevassés dont les sommets aigus ou arrondis offrent une variété de formes grossières et d'une sévérité triste et sauvage. Les gouttes découlant mystérieusement de cette

nappe de neige et de glaçons, à travers les fentes du glacier, forment des aiguilles raboteuses sur le sommet, et des stalactites humides dans l'intérieur où va s'étouffer l'haleine des brises. Vois tous ces arceaux, ces ponts naturels, si hardiment construits sans art; vois ce torrent, il descend presque verticalement, tombe en cascades sur des rocs déchirés, et produit un bruit sourd dans le fond du ravin où il frémit comme un ruisseau parmi les grés, décrit un lit tortueux dans les pierres, et va se perdre dans un tas immense de sable et de gravier.

Mais une avalanche, comme la fatalité que rien n'arrête, ouvrira bientôt une large clairière, entraînera ces ponts qui nous séparent du monde et qui iront se perdre dans le cours du torrent devenu impétueux par la jonction de divers autres torrents dont les eaux blanchâtres vont se confondre dans le gouffre qui fume. Un bloc, comme une victime, se détachera du rocher, bondira de précipice en précipice, et parviendra en

poussière dans cet abîme fumant où le choc des eaux s'exhale en brume et en écume, pour cacher aux yeux des mortels les horreurs de ce gouffre profond.

Les yeux de Wagner s'écarquillaient, sa physionomie prenait une teinte sombre, il demeurait immobile.

— Elle eut peur.

— Il profite de cet état de stupéfaction, et gravissant aussitôt la montagne, il pénètre dans le châlet où sa première femme était souffrante comme nous l'avons vu.

Cécilia n'avait pas eu le temps de se rendre compte de la conduite de son mari, qu'il était déjà de retour.

Elle dissimule sa frayeur en voyant son air glacial, et lui dit avec un air de tranquillité feinte :

— Je suis fatiguée, mon ami ; je renonce à ma résolution ; retournons à l'hôtel.

Elle fait un pas ; mais elle est retenue par une main vigoureuse qui lui serre le bras et la fait frissonner.

— Vous me faites du mal.... Elle pâlit en disant ces mots.

— Non..., répond-il d'une voix entrecoupée, nous ne pouvons ainsi nous quitter.... Vous avez eu des pressentiments, des doutes.... Vous savez tout.... Vous voulez fuir.... Vous ne le pouvez, madame ; vous ne garderiez point ce secret.... Jurez-moi de ne jamais rien dire de ce que vous avez appris.

— Mais je ne sais rien, Wagner ; est-ce que vous êtes fou, mon ami, ajoute-t-elle, avec une assurance qui cache mal son embarras ?

— Oui, Cécilia, je suis fou ; ma femme est là haut mourante dans le chalet ; tu le sais, voilà ce qui égare ma raison.... Tu ne pourras taire ce secret a tes parents. Si tu ne veux rien leur avouer, ils feront des enquêtes, ils découvriront tout, on me poursuivra !

Il faut que le secret meure avec toi ! Recommande ton ame à Dieu? Je te laisse le choix du genre de mort ; mais dépêchons-nous.

— Ah ! laisse-moi la vie et je t'en saurai gré éternellement : je ne dirai rien de ce que je sais : je le jure au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré. Elle tombe à ses pieds, elle embrasse ses genoux en pleurant.

— Disposez-vous, madame, dit-il froidement, en armant un pistolet ; choisissez : le poignard, l'eau, ou laissez-vous tuer.

— Tu ne crois donc à rien, pas même à la douleur ? Ton ame s'est fermée à tous les sentiments, à la pitié : tu ne vois pas la désolation de mes parents : tu vas de sang-froid assassiner leur fille, égorger ta femme !

— Wagner fait un geste d'impatience, l'ajuste et va lâcher le coup fatal.

— A l'eau, s'écrie-t-elle, en se tordant convulsivement les bras, je veux que ton ame seule soit condamnée aux remords ; ta main doit rester pure ! Tu la brûlerais pour toute réparation, et ton cœur ne souffrirait plus ; tu aurais fait périr l'instrument de la fatalité, et tu serais tranquille ! Je vais dans

un second baptême purifier mon corps des souillures d'un monstre....

Ils descendent au bord du torrent. Plus d'une fois les genoux de Cécilia fléchissent ; il la soulève et l'aide à marcher. Chaque fois qu'elle se relève, elle cherche à deviner dans l'œil de Wagner le fond de sa pensée, et elle ne lit qu'un arrêt de mort dans son regard farouche, dans son attitude glaciale, impassible.

Ils arrivent au bord de l'eau.

— C'est là, lui dit-elle ; il faut donc que je meure !

Elle tombe à genoux, lève les yeux au ciel, prie Dieu de toute la force de son ame.

Wagner paraît souffrir intérieurement.

Une dernière lueur d'espoir se glisse dans l'esprit de Cécilia : elle se jette au cou de son mari.

Il la repousse violemment, et elle va tomber au milieu du torrent.

Par un dernier effort, elle revient sur l'eau et s'écrie avec force : Mon père !... Elle re-

plonge et disparaît. On n'aperçoit même pas flotter ses vêtemens. Mais l'écho, au loin, répète encore ses dernières paroles. Elles retentissent aux oreilles insensibles de Wagner qui remonte tranquillement au chalet vers sa Félicie.

LA SOEUR HOSPITALIÈRE.

La mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

J.-J. Rousseau (*Emile.*)

XIII.

Le lendemain de la noce, Cécilia et Wagner étaient partis de Turin comme nous l'avons vu, et quoique la séparation ne dût être que de courte durée, elle avait été faite au milieu des larmes et des sanglots ; mais le nouveau marié était si bon, si prévenant, que les parents furent tranquilles sur le sort de leur fille. Nous savons combien leur erreur était grande, puisque le scélérat en qui ils avaient toute confiance, a fait périr

misérablement leur fille. Un crime semblable pouvait-il rester impuni ? C'est ce que nous allons apprendre bientôt.

Wagner, après avoir vu Cécilia entraînée par le courant dont les sinuosités se perdaient dans un profond ravin, se retira, persuadé que le précipice cacherait à tout jamais son crime aux yeux des hommes. Il s'en alla rejoindre sa première femme qui n'était pas encore remise de sa terreur. L'expédient qu'il avait employé, l'ayant mis hors d'inquiétude, il se repentit près de sa Félicie de lui avoir fait tant de chagrin, et promit de n'appartenir désormais qu'à elle. L'infortunée ne voulut point se rendre compte de la conduite de Wagner, de peur d'apprendre peut-être qu'il préférait sa rivale à à elle-même, et quand elle le vit revenir à sa femme, elle lui pardonna d'avoir eu une maîtresse ; car elle ne pouvait croire qu'il eût osé accomplir un second mariage. Félicie alla même jusqu'à s'excuser auprès de lui, en avouant que ses parents seuls étaient

la cause de leur trop longue séparation ; mais qu'elle ne le quitterait plus.

Sa chute n'eut pas de suite, et elle ne demanda point à aller à Turin, tant elle était heureuse de pouvoir se dispenser d'apprendre quelque nouvelle fatigante ; ils prirent ensemble la route de Paris.

Il était convenu avec M. et Mme Bruzielli que si Wagner et sa femme demeuraient à Paris plus d'un mois, on leur ferait un premier paiement de la dot, et que Mme Bruzielli irait les rejoindre. Dans la crainte de voir arriver sa belle-mère, Wagner écrivit un mois après son départ, qu'il irait peut-être bientôt à Turin, et qu'il était inutile que Mme Bruzielli vînt les rejoindre avant qu'ils fussent décidés à demeurer en France où jusqu'à présent il n'y avait encore rien à faire. Il ajoutait que l'argent allait vite, qu'ils avaient fait beaucoup de dépenses et il réclamait, au nom de Cécilia, la somme promise, pour une bonne affaire que le défaut d'argent leur empêchait de terminer. Il reçut bientôt

deux lettres, une de son général qui le pressait d'arriver, et une autre de M. Bruzielli qui l'engageait à venir chercher, lui ou sa femme, ce dont ils auraient besoin. Cette dernière lettre, tout engageante qu'elle était, ne laissa pas que d'inquiéter Wagner ; car son beau-père l'invitait à venir, le plus promptement possible, pour l'aider à terminer des affaires du plus haut intérêt.

— Se douterait-on de quelque chose? Les voyageurs de l'hôtel auraient-ils dit que je suis venu seul réclamer les effets de voyage? Cécilia n'aurait-elle point péri? Telles furent les questions qu'il se fit successivement, et auxquelles il répondit en s'avouant qu'il était impossible qu'on se doutât de la moindre chose; qu'il avait tout prévu, et que sa femme avait été entraînée trop rapidement pour qu'elle n'eût pas été mise en lambeaux contre les bords rocailleux de ce torrent qui se perdait, lui avait-on dit, dans les flancs de la montagne. Il se mit à rire de ses inquiétudes, et prit la résolution d'aller à Turin

pour chercher quelques mille francs qui lui revenaient, en se promettant de dire, lorsqu'on lui demanderait pourquoi sa femme ne l'a pas accompagné, que sa chère Cécilia est enceinte, et que, malgré ses vives instances, il n'a point voulu lui permettre de tenter les fatigues d'un long voyage qui pourraient compromettre des jours si précieux pour lui. Son parti bien pris, son projet bien arrêté, il fait hardiment ses préparatifs de départ en donnant à sa première femme, Félicie, le prétexte que le général, son protecteur, le mandait de suite à Turin ; et, en effet, il montra à Félicie cette lettre qu'il venait de recevoir, et il lui fit comprendre qu'il était de son devoir de se rendre d'abord aux ordres de celui qui l'avait tiré de la misère. Il se proposait, quand il serait arrivé en Piémont, de donner sa démission des fonctions qui ne lui convenaient plus depuis qu'il pouvait vivre sans inquiétude avec sa chère Félicie. Il défendit à sa femme de le suivre, et lui promit de ne rester que quelques jours à

Turin pour régler des affaires et remercier de vive voix son généreux protecteur. Madame Wagner ne céda que par la crainte de perdre encore une fois son mari, si elle le contrariait, et il était trop changé à son avantage pour qu'elle s'y exposât. Le jour du départ étant donc arrivé, elle accompagne son mari en lui faisant promettre qu'il serait bientôt de retour.

Wagner, à Paris, avait repris ses relations d'amitié avec de Melvil, et celui-ci, informé de son départ pour Turin, se rendait à sa demeure pour l'accompagner à la voiture, lorsqu'il rencontre d'Ernely qui lui apprend la maladie grave d'Emmanuel, dont les jours sont en danger.

Ce motif est trop puissant, pour que de Melvil n'oublie pas Wagner en faveur du bon Emmanuel qu'il espère ne point trouver aussi malade que le lui annonce d'Ernely ; car il n'y a pas quinze jours qu'il a vu cet ami. Il prend aussitôt le bras de d'Ernely, et se laisse conduire chez le médecin,

M. Duriffe, à qui Emmanuel avait été confié de la part du maître d'hôtel qui craignait de voir mourir ce jeune homme chez lui.

Laissons Wagner se diriger sur Turin, et écoutons la conversation de nos deux jeunes gens qui pressent le pas pour arriver plus vite chez leur ami qu'ils ont peur de ne pas revoir.

— Comment se fait-il, dit de Melvil, en suspendant un peu la célérité de sa marche, qu'Emmanuel soit aussi gravement indisposé? Malgré son corps grêle, il paraissait si plein de vie, il avait tant de force dans l'ame!

— Il est épuisé par excès de travail, répond d'Ernely. Il passait une partie des nuits à la correction des épreuves d'un journal, et le jour, il l'employait à donner des leçons particulières. Il était malheureux d'avoir un père qui tournait toujours en mal toutes ses intentions quelque bonnes qu'elles fussent, qui prenait ses caresses pour de la flagornerie, et ses protestations d'amour pour de l'hypocrisie. Il serait mort de misère

sans les secours d'un bon ami, car il ne voulut rien demander à son père ; qui l'aurait obligé, sans oublier cependant de rire de ses grands projets, de sa belle position qui le laissait sans pain.

— Mais qui vous a prévenu de sa maladie, reprend de Melvil ?

— J'en ai été informé par une lettre que j'ai reçue à Dieppe comme j'allais en partir.

Ils sont bientôt arrivés chez le médecin à qui ils demandent M. Emmanuel.

— C'est ici, leur répond le docteur, M. Emmanuel est bien mal.... Il les fait entrer et les laisse seuls dans un cabinet où, après quelques instants, il revient et leur demande s'ils sont parents de M. Emmanuel.

— Non, monsieur, lui répond de Melvil, nous sommes ses amis, et nous voudrions apporter quelque adoucissement à ses souffrances, quelques consolations dans sa douloureuse position.

— Vous ne pouvez le voir, dit le médecin avec tristesse.

— Comment, monsieur, reprend de Melvil, il ne nous est pas permis de rendre moins pénible pour lui le passage de cette vie dans l'autre, et de serrer une dernière fois sa main?

— Non, messieurs, il est trop tard, ce jeune homme est maintenant dans la terre, nous venons de l'accompagner au Père-Lachaise ! . . . .

. . . .

. . . .

Les deux amis semblent frappés comme d'un coup de foudre ; il y a de part et d'autre une espèce d'anéantisssement dans les idées ; c'est un silence de mort. D'Ernely s'efforce de retenir ses larmes ; il étouffe ses sanglots, et demande d'une voix tremblante et saccadée ?

— Y avait-il, au moins, quelques-uns de ses amis à son enterrement ?

— Aucun, messieurs, répond le docteur, j'en arrive à l'instant. Nous étions quatre

qui le connaissons seulement depuis qu'il est malade.

— Il a donc été frappé subitement, reprend de Melvil, il ne s'est pas senti mourir ?

— Il a conservé toute sa raison jusqu'à sa dernière heure, répartit le médecin : *Je sais parfaitement que je n'en reviendrai pas, malgré votre sourire*, me disait-il, *la machine est usée ; j'ai tant souffert, j'ai tant joui de la vie aussi !.... Mais c'est fort peu de chose que la vie*, s'écriait-il, dans d'autres moments, *et il me tarde d'être débarrassé de ce fardeau.... Je connaîtrai donc bientôt ce mystère, je vais résoudre enfin ce problême!... Ah ! je ne vous oublierai pas, mes amis ; si mes prières peuvent être utiles, j'intercéderai pour vous... s'il y a une autre vie... Ah ! je n'en ai jamais douté...* Puis, dans son délire, il entendait une harmonie céleste ; il voyait Dieu au milieu de sa gloire ; il râlait dans son extase, et me donnait à tous moments de sérieuses inquiétudes. Enfin, avant-hier au soir, à neuf heures il a voulu être porté près de la fenêtre

pour voir les étoiles. Je le contentai, parce qu'il y avait moins de danger à le satisfaire qu'à s'opposer à son désir. Voici ses dernières paroles : « *Qu'elle est pâle !* dit-il, en re-« gardant le ciel et en voulant probablement « parler de son étoile.... *Adieu, mon père....* « *Tu ne me reverras plus... ma bonne mère !..* « *Mon dernier soupir d'amour est pour vous !*.» Puis, regardant le ciel avec délices, il s'écrie avec effort : « *Ah ! mourir ainsi ce n'est* « *point quitter la vie* ! » Quelques secondes après cette exclamation, il avait cessé de vivre.

—D'Ernely et de Melvil écoutent le docteur avec le plus vif intérêt, et, après avoir demandé dans quel quartier du cimetière Emmanuel a été inhumé, ils vont au Père-Lachaise dire un dernier adieu à leur ami qui a donné l'exemple du courage et de la force pendant sa vie, jusqu'à ses derniers moments, et qui est mort en bienheureux avec le sourire du juste.

Ils arrivent au cimetière, et vont au bureau

demander un conducteur qu'ils suivent en continuant leurs réflexions sur leur ami.

— Il doit être pénible de mourir si jeune, quand le ciel est si beau ! s'écrie de Melvil, en parcourant avec d'Ernely, les allées sombres du cimetière plantées de cyprès et de saules pleureurs.

— Qu'il est triste, dit d'Ernely, de voir ainsi ses os confondus avec tant d'ossements dans cette ville de monuments funèbres, bien plus peuplée de morts que ne l'est de vivants la cité qui borne l'horizon ! Et cependant quel bruit là bas ! quel silence ici ! Quand on pense à l'éternité, ne prendrait-on pas ce roulement continu pour le bourdonnement des nevroptères dont nous voyons ici le sol jonché.

— J'aimerais mieux, reprend de Melvil, un coin de terre dans le cimetière de mon village, avec une simple croix de bois, qu'un riche monument de marbre dans ce lieu-ci, où se promène indifféremment l'œil de tant de curieux. Il y a bien plus de poésie dans

l'aspect d'une portion de terre éboulée et d'une croix qui penche au milieu de quelques fleurs plantées par l'amitié, que dans la vue d'un caveau magnifique surmonté d'une statue froide et immobile.

— Le gardien qui allait devant eux leur montre la tombe d'Emmanuel ; il se retire et les laisse seuls.

— Voilà donc tout ce qui nous reste de lui, dit d'Ernely, après un instant de silence, avec une profonde tristesse et d'une voix entrecoupée par ses sanglots.

— Admirons plutôt l'héroïque constance de sa courte vie, répond de Melvil : avec une noble résignation, il savait se consoler de sa triste et douloureuse mission , par la divine théorie du renoncement à soi-même; et de l'abnégation , par la grave et sévère poésie du devoir ; il savait bien aussi qu'il n'était pas le seul qui fût en peine dans ce monde, qu'il avait bien des frères dans la douleur. Sa mort m'affecte vivement, son souvenir vivra autant que moi dans mon cœur. Les

femmes pleurent, les hommes regrettent, et leurs regrets ont quelque chose de grand par leur stoïque perpétuité qui manque à l'expression peut-être plus vive de la douleur chez la femme. Chacun sent comme il le peut. Emmanuel est heureux, d'ailleurs, sa lutte est terminée, sa conscience a continuellement triomphé; il n'a voulu et n'a fait que le bien; son corps seul a péri, parce qu'il était plus faible que l'esprit; il était trop grêle et trop étroit, pour contenir l'essence divine : l'ame a usé la matière pour monter plus vite au séjour éternel. Que je voudrais être à sa place!

— Vous ne devez point envier son sort, replique d'Ernely, il ne lui a pas été donné de développer la plus belle partie de lui-même, celle qui grandit chez l'homme de vingt à quarante ans, je le tiens pour malheureux! Ce n'est pas en se décourageant qu'on vient à bout d'une œuvre quelconque, et surtout de l'œuvre si sérieuse de la vie. Quand on désespère, on est jugé; mais il

n'est pas donné à la volonté de l'homme d'échapper à ces abattements momentanés ; ce qui lui est donné c'est de s'en relever plus fort, plus courageux et plus espérant, quand il est doué de quelque force.

Nous en avons , nous, mon ami, et nous aurons, de plus qu'Emmanuël, l'avantage de pouvoir continuer son œuvre. Profitons de son exemple, faisons le bien pour satisfaire notre conscience, par devoir plutôt que par intérêt, et, comme lui, nous mourrons avec courage. La mort de l'homme est la page la plus intéressante de sa vie, et la prédestination de sa chute ou de sa gloire.

— Que cette terre lui soit légère ! dit de Melvil.

— Que le Seigneur lui fasse miséricorde et le reçoive au milieu de sa toute puissance, de sa gloire infinie ! ajoute d'Ernely.

Ils quittent le champ des morts, la ville triste et solitaire, peuplée de cadavres ensevelis sous la pierre sculptée avec une magnificence qui n'en détruit pas la monotonie.

La nuit étendait ses voiles sombres, les étoiles brillaient au firmament, et, à l'ombre des cyprès, les statues agenouillées sur les tombeaux ressemblaient aux fantômes blancs que voient les jeunes filles à l'imagination craintive et mélancolique. Ils sortent du cimetière en même temps que la veuve qui venait de pleurer sur la tombe de son mari ; ils avaient vu, en passant, une jeune femme déposer quelques fleurs sur le corps de sa fille âgée de seize ans qui, de vierge, s'était transfigurée en ange.

—Laissons nos deux jeunes hommes rêver tristement sur la fragilité humaine, sur la mort déplorable de leur ami, et suivons Wagner qui est sur la route de Turin.

Wagner n'ayant pas appris la mort d'Emmanuel, se propose, en arrivant à Turin, d'en donner de bonnes nouvelles à son beau-père. Il ne se doutait pas qu'on connût son crime, et il se rendait fort tranquillement à l'invitation qu'on lui avait faite, sans s'imaginer qu'on pût avoir le moindre pres-

sentiment sur la fin tragique de la malheureuse Cécilia.

Monsieur et madame Bruzielli savaient tout; mais ils n'avaient point voulu d'abord faire condamner ce misérable; ils ont l'intention seulement de le démasquer en présence des personnes qui avaient eu de la confiance en lui, et qui avaient servi aveuglément cet infâme scélérat. Dès qu'ils connaissent le jour de son arrivée, ils invitent à dîner le général et plusieurs autres officiers de la garnison; on cherche enfin à donner le plus d'éclat possible à l'ignominie de l'assassin qu'on veut stigmatiser.

Tous les préparatifs se font sans bruit, le secret n'est confié qu'à des personnes discrètes qui sont invitées au repas. Wagner est attendu avec impatience; quand il arrive, il est calme, impassible; il embrasse ses parents avec l'effusion d'un cœur pur et innocent; il serre la main de ses anciens collègues, demande, avec intérêt, des nouvelles de la santé de son protecteur, et s'assied

après tous les autres à la place qu'on lui a désignée. Il se félicitait intérieurement des attentions qu'on avait pour lui ; inquiet toutefois de voir une place vide à côté de la sienne, il se décide, après quelque hésitation, à demander pour qui elle est réservée.

— A qui destinez-vous cette place? demande-t-il tout bas et en rougissant à son beau-père qui pâlit et tremble à cette question.

— Vous allez le voir, misérable! répond M. Bruzielli en faisant un signe. Au même instant arrive Cécilia que Wagner croyait avoir noyée ; elle marche avec peine, ses yeux sont égarés, elle ne reconnaît pas même son mari : elle avait perdu la raison depuis le terrible événement!... Deux carabiniers royaux saisissent aussitôt Wagner et l'entraînent : il est pâle, à moitié mort de terreur, et ne sait pas s'il est sous le poids d'une vision ou d'une réalité. . . . .

Cécilia n'avait point succombé : entraînée rapidement par le torrent, elle avait reçu

quelques contusions ; ses jupes s'étaient accrochées aux piquets de la gare d'un moulin. Le meûnier aperçoit une robe flottante ; il trouve cette femme, la porte dans sa maison, lui donne les soins les plus empressés en voyant qu'elle respire encore.... Elle avait fort heureusement un souvenir de sa mère qui servit à faire reconnaître ses parents ; on les prévint et elle fut reconduite à Turin ; mais elle était aliénée. Depuis quelques jours seulement Cécilia avait pu être transportée dans son domicile et l'on ignorait encore dans la ville son retour inopiné. Le général seul avait été informé, et il avait écrit en même temps que M. Bruzielli à Wagner pour le faire revenir à Turin. On se proposait d'abord de l'épargner et de l'abandonner *à ses remords ; mais* on revint bientôt d'un projet par lequel on laissait un scélérat libre de commettre d'autres crimes, et Wagner fut livré à la justice. Comme on le reconduisait en France, sur la demande de M. Bruzielli, il trompa un instant la surveil-

lance de son escorte , et, en passant sur un pont près de Turin, il s'élança tout garrotté dans un torrent où il trouva la mort . . .

. . . .

. . . .

Le corps de Wagner était déposé dans un hospice; auprès de lui était une femme en prières , c'est Apolline qui est allée à Turin faire son noviciat de religieuse après avoir perdu sa tante presqu'en même temps qu'Emmanuel. Cette jeune vierge commençait l'exécution de son vœu de charité en priant près du corps de l'ennemi de son fiancé. Des souvenirs l'avaient amenée dans cette ville où elle allait se faire religieuse hospitalière, afin de consacrer le reste de sa vie à alléger les souffrances humaines, en soignant nuit et jour les infirmités du pauvre, et en versant le baume de l'espérance dans le cœur du malheureux. Abnégation sublime de la femme qui se dévoue pour le bien de l'humanité, ceint son front d'un bandeau d'épines en souffrant toutes les douleurs pour aider à

souffrir ! exemple divin de la résignation ! mission sacrée qui donne à une créature faible par nature, une force surnaturelle pour braver tous les dangers. La sœur hospitalière porte dans l'univers entier les douceurs de la bienfaisance, les remèdes du corps et le salut de l'ame ; elle est l'exemple vivant de la charité, la gloire de la religion catholique, et l'emblême admirable du Dieu qui s'est fait Christ pour le salut de tous.

FIN.

TABLE.

MOULINS, IMPRIMERIE DE P.-A. DESROSIERS.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

Pour paraître incessamment :

GUILLAUME DE SAINT-POINT,

OU

LES SAUTERIES DE MACON,

ROMAN HISTORIQUE.

Paris, — Imprimerie d'A.-Saintin, 58, rue Saint-Jacques.